CENTRE DE DOCUMENTATION
DES ARCHIVES DES ALPES-MARITIMES

TRIMESTRIEL

RECHERCHES RÉGIONALES

(Côte d'Azur et Contrées Limitrophes)

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
5, AVENUE EDITH-CAVELL — NICE

LES RECHERCHES REGIONALES

BULLETIN TRIMESTRIEL

édité par le

CENTRE DE DOCUMENTATION DES ARCHIVES DES ALPES-MARITIMES

Directeur : **M. DALMASSO,**
Agrégé de l'Université, Institut d'Etudes Littéraires de Nice.

Secrétaire de Rédaction : **Mme DEVUN,**
Documentaliste - Archiviste des Alpes-Maritimes.

Ce bulletin, conçu dans le cadre régional, se propose de présenter les travaux (mémoires, diplômes ou thèses) rédigés pour l'obtention d'un titre universitaire.

Nous demandons aux auteurs de résumer leur étude, d'en dégager les conclusions et d'indiquer sommairement leur bibliographie. Ainsi, espérons-nous, en faisant mieux connaître des résultats qui risquent quelquefois de demeurer un peu ignorés, faciliter les recherches futures. Dans le même but nous publierons également des documents destinés à préparer le terrain pour de nouvelles études de détail et de synthèse.

En assurant la publication de ce périodique, les Archives des Alpes-Maritimes sont fidèles à leur mission qui est essentiellement de fournir aux chercheurs les instruments de documentation indispensables à la réalisation de leur œuvre.

CENTRE de DOCUMENTATION
des
ARCHIVES
des
ALPES-MARITIMES
==========

TRIMESTRIEL 1972 - N° 2 12e année

- RECHERCHES REGIONALES -

Côte d'Azur
et
Contrées limitrophes

Archives départementales
5,ter,avenue E. Cavell.
NICE

SOMMAIRE

Un égalitaire: Filippo Buonarroti. (2e partie: 1803-1837).
Par A. DEMOUGEOT. P 2

RECHERCHES REGIONALES

Alpes-Maritimes

et

Contrées limitrophes

12e année
1972 – N° 2
Avril-juin

42

UN ÉGALITAIRE

FILIPPO BUONARROTI

DEUXIÈME PARTIE 1803-1837

Par A. DEMOUGEOT.

Chapitre IV.

Buonarroti en résidence surveillée

Sospel

Les consuls ayant arrêté que le citoyen Buonarroti serait détenu à l'île d'Elbe, le grand-juge Régnier ministre de la Justice prescrit au préfet de la Charente inférieure de mettre "cet individu" entre les mains de la gendarmerie pour qu'il soit conduit à sa destination. Le préfet rend compte le 6 janvier 1803 des dispositions prises; le condamné sera amené par voie de terre à Toulon et là il sera embarqué pour l'île d'Elbe.

Bien certainement Buonarroti se félicite d'échapper à la déportation mais la résidence qui lui est imposée ne lui convient pas. Ancienne possession de la Toscane, la minuscule île d'Elbe est peuplée de Toscans et il lui déplairait d'être placé en surveillance sous le regard inamical de ses anciens compatriotes qui il a reniés. Il invoque alors des raisons de santé et obtient d'être envoyé à Menton. Vers le milieu du mois de février il part muni de deux certificats, l'un du Conseil municipal de Saint-Pierre d'Oléron attestant sa bonne conduite, l'autre des parents de ses jeunes élèves; ils lui témoignent leur reconnaissance[1].

Accompagné de Teresa il arrive à Nice le 7 mars dans un besoin extrême et demande que lui soit continué le versement de trois francs par jour dont il bénéficiait à Oléron. Il connaît Menton, le séjour y serait agréable et de cette petite ville frontière il pourrait nouer des relations avec les patriotes d'Oneille. C'est ce que ne veulent pas certains de ceux qui le connaissent bien et savent ses intrigues. Qu'il soit traité avec bienveillance tous le demandent, mais qu'il vienne troubler la politique du Premier Consul en Italie, il ne le faut pas. Le 1er avril, le ministre de la Justice obéissant à des instructions dont l'origine n'est pas connue, informe le préfet des Alpes-Maritimes: Buonarroti doit être mis provisoirement en surveillance dans une commune de l'intérieur du département. Le 16, Châteauneuf-Randon décide alors de le placer à Sospel sous la surveillance du maire; il y sera libre de ses mouvements mais devra se présenter tous les cinq jours à la maison commune[2]. La somme de trois francs par jour continuera de lui être versée.

Sospel est alors une petite cité de 4000 âmes. Pendant quatre siècles elle a fait partie du comté de Nice, province du Piémont. On y parle un dialecte italien et la population est sous l'influence du clergé ultramontain. Après de durs combats qui l'ont laissée dévastée, elle a été occupée en novembre 1792 par les troupes républicaines sous les ordres du général Brunet et elle est devenue un chef-lieu de canton du district de Menton. Trente kilomètres d'un mauvais chemin mènent de Menton à Sospel; au-delà, des sentiers muletiers.

Buonarroti entreprend tout de suite des démarches pour être tiré de là. Il adresse lettre sur lettre au nouveau préfet Du Bouchage[3]; il voudrait l'entretenir de ses affaires. C'est un prétexte pour s'absenter, pense le préfet méfiant qui a dû déjà faire observer au condamné que le langage du temps de la Révolution n'est plus à la mode; il doit donc désormais appeler "Monsieur" les fonctionnaires et supprimer la formule: salut et fraternité. Cependant, il autorise le déplacement et reçoit Buonarroti. L'entrevue ne donne aucun résultat.

En 1804, une lueur d'espoir; Réal vient d'être nommé directeur de la Police générale. Buonarroti lui écrit aussitôt et lui expose sa situation misérable: "Depuis le jour fatal où vous

---

[1] BN. NA. 20803. f° 216, 217.
[2] Arch. com. Sospel. A 6.
[3] Issu d'une famille de vieille noblesse du Dauphiné, Marc Joseph Gratet du Bouchage servit la dévolution sous le nom de Dubouchage et l'Empire en signant Du Bouchage.

fites de généreux et vains efforts pour arracher à la mort Babeuf et Darthé, je roule de prison en prison, d'exil en exil...". Il se plaint d'avoir été déplacé brusquement de l'île d'Oléron et enlevé à ses occupations, à ses élèves, à ses amis. Il voudrait aller à Genève; on y est français, calviniste, éclairé; il pense qu'il pourrait y trouver du travail.... En marge de cette lettre quelques mots de Réal qui sait que Bonaparte n'est pas indifférent aux peines de son ancien ami: faire note pour le Premier Consul[4].

Peu après, l'Empire est proclamé et Monsieur le Sénateur Fouché rentre au ministère de la Police générale reconstitué. Nouvelle requête de Buonarroti. Des remerciements d'abord: "Ce fut votre rapport de ventôse an 8 (février-mars 1800) qui proclama l'iniquité de notre condamnation. Et ce fut à la suite de ce rapport que nous fûmes envoyés à l'île d'Oléron pour y respirer librement, disiez-vous, l'air de notre patrie. Je vivais paisiblement dans cette île où j'étais parvenu à adoucir mon sort par le travail lorsqu'il plut au gouvernement de m'arracher subitement en nivôse an XI (décembre 1802-janvier 1803) à mon établissement, à mes camarades, à mes amis, à la paix de mon exil pour me traîner à l'île d'Elbe, nouveau lieu de ma déportation.... Ayant réclamé contre mon envoi dans ce lieu connu par son attachement aux maîtres de la Toscane, et ayant demandé à être renvoyé à Oléron, pays que je ne cesse de regretter, on me fit conduire dans ce département et l'on me mit sous la surveillance du maire de Sospello...". Or, ajoute Buonarroti, il ne se sent aucune affinité avec les habitants des Alpes-Maritimes dominés par la superstition et qui se souviennent très bien qu'il a exercé certaines fonctions non loin d'ici au temps de la Convention. Il voudrait vivre dans un milieu éclairé et son désir est d'être placé en résidence surveillée à Genève; il pourrait travailler chez Pestalozzi[5].

Dans ces deux lettres Buonarroti se présente très astucieusement comme une victime. Il n'a pas été arraché par ses protecteurs à la déportation à laquelle n'ont pas échappé ceux qui ont été condamnés en même temps que lui; il a été arraché par le gouvernement à ses élèves, à ses amis, à la paix dans une résidente où il se plaisait. Il demande réparation.

Pestalozzi n'était pas établi à Genève en 1805 mais, philanthrope généreux, il venait, après plusieurs essais en Suisse allemande, de fonder à Yverdon, dans le canton de Vaud, une école destinée à l'éducation des enfants pauvres. Est-ce là que Buonarroti se proposait d'enseigner?

Au mois de septembre 1805 il apprend que sa demande est rejetée; il lui faut donc demeurer à Sospel. En fait, son sort est très amélioré. Réal ou bien Fouché a sans doute fait une discrète intervention auprès de Du Bouchage si bien que celui-ci autorise Buonarroti à demeurer à Nice jusqu'à nouvel ordre sous la surveillance du maire[6]. L'année suivante, il donne avis favorable à son envoi à Genève, "la conduite de l'intéressé n'ayant donné lieu à aucune plainte". Le 6 mai 1806, la cause est gagnée. Après Austerlitz l'empire est un roc inébranlable, aussi l'empereur peut-il se montrer clément. Par son ordre Fouché autorise le transfert à Genève et Buonarroti quitté Sospel où nul n'a gardé le souvenir de son passage. Pourtant, le 25 juin 1805, avant qu'il parte, le maire lui a remis un certificat attestant qu'il a mérité l'estime des autorités locales et des habitants en se rendant utile à la jeunesse[7].

En 1820, étant à Genève, il racontera à son jeune ami Andryane qu'à Sospel il avait réussi à se mettre en relations avec les républicains de France et d'Italie et qu'entre eux s'était formée une société secrète. Il est permis d'en douter. A Sospel comme dans tous les petits bourgs de l'arrière-pays des Alpes-Maritimes nul étranger ne pouvait se montrer sans être observé et surveillé. Par contre, i1 est probable qu'à Nice Buonarroti est entré en rapport avec

[4] Bull. de police 6 août 1804- Lettre de ventôse an 12-AN. F7 8401 plaq. 4896.
[5] Lettre du 22 juin 1305-AN. F7. 8401, plaq. 4896.
[6] Arch.com.Sospel. I.16 -Aux arch. dép. et com. de Nice il ne reste aucune trace de ce séjour au chef-lieu.
[7] BN. 20303. f. 215.

les anciens membres de la Société populaire qu'il avait connus en 1793 et aussi avec des réfugiés italiens.

Premier séjour à Genève

Genève, la ville de Calvin, la Rome protestante, n'avait pas été admise au sein de la Confédération suisse par suite de l'opposition des cantons catholiques; elle avait sa propre constitution qui faisait d'elle une république indépendante. On y parlait français et l'influence des évènements de France y était si vive que les Genevois avaient fait leur propre révolution avec tribunaux révolutionnaires et régime de terreur. Après le 9 thermidor rivalités et vengeances minent le patriotisme; la force morale s'effondre, aussi le 5 avril 1798 les hussards du général Girard peuvent-ils occuper la petite république sans rencontrer de résistance. Annexée à la France, elle forme le département du Léman.

Au début, les Genevois s'accommodaient facilement de la nouvelle situation qui était favorable à leur commerce; froids et réservés, Voltaire en avait fait l'observation, à Genève on calcule, on ne rit jamais ils ne manifestèrent ni attachement ni forte opposition. Traditionnellement hospitaliers leur ville est le refuge d'exilés de toute espèce chassés de chez eux les uns comme révolutionnaires, d'autres comme contre-révolutionnaires; ils sont tolérés là et leur sort est supportable car la vie est très bon marché. C'est probablement parce qu'il avait été renseigné sur ces particularités et parce qu'il savait qu'il y trouverait une société cultivée que Buonarroti s'était décidé à résider à Genève; i1 y passera dans un premier séjour six années en compagnie de Teresa.

De Sospel, il s'est d'abord rendu librement à Turin où il est le 5 et le 6 juillet 1806; huit jours plus tard il arrive à Genève avec Teresa et un jeune garçon de 17 ans déclaré comme élève. Son premier soin est de demander que lui soit continuée l'allocation de trois francs par jour. Le préfet, de Barante, ne refuse pas mais il répond que les fonds affectés dans le budget du département aux dépenses de cette nature ne sont pas suffisants et il demande des instructions à Paris[8]. Le 12 août, comme la réponse tarde à venir, Buonarroti s'impatiente; il écrit au ministre de 1' Intérieur, lui expose sa situation misérable. Sous le coup d'un jugement inique il est dénué de tout moyen d'existence et touche au moment de manquer du nécessaire. Quelques jours plus tard arrive l'ordre de payer.

Installé d'abord rue Basse des Allemands, Buonarroti donne des leçons de musique et d'italien. A-t-il fait des démarches pour obtenir un emploi chez Pestalozzi ainsi qu'il en avait manifesté l'intention à Sospel? Rien ne permet de le dire. Une grande partie des archives de la fondation a été perdue et dans ce qui subsiste le nom de Buonarroti ne figure pas.

Sa vie matérielle assurée, il entre en rapports avec les réfugiés italiens. Dans leurs réunions, comme au temps de la conspiration des Egaux, ils échangent des idées et il n'y a rien là de condamnable; cependant, dès le mois de février 1807 le maire, Maurice, un Genevois venu de l'Ancien Régime et nommé par le Premier Consul, s'inquiète. Probablement connaît-il le passé du militant révolutionnaire; il ne porte contre lui aucune plainte formelle mais il pense que ses liaisons dans le pays légitiment des craintes et, de plus, il fait observer que l'individu coûte à la commune trois francs par jours aussi insiste-t-il auprès du préfet pour obtenir son éloignement[9].

Saisi de la question, le ministre de la Justice ne bouge pas, si bien qu'en 1810 la situation est restée la même; alors le Conseil général du Léman refuse d'inscrire au budget les crédits

[8] AN F7. 8401, plaq. 4896.

[9] Lettre du préfet au conseiller d'Etat chargé do la police du 3e arrondissement de l'Empire, de Genève, le 21 février 1807. AN. F7 3401, plaq.4896. Maurice fut fait baron de Saint-Germain en 1811.

nécessaires pour payer l'allocation. Grâce aux leçons qu'il donne, Buonarroti parvient à se tirer d'affaire.

A Paris, le ministre de l'Intérieur estime[10] que s'il parait nécessaire de maintenir la surveillance c'est à la police à mandater l'allocation sur ses fonds spéciaux mais Savary n'a pas pour Buonarroti les mêmes attentions que Fouché et il n'est pas disposé à payer. Le 8 décembre 1810, il propose à l'Empereur de lever la surveillance et par là de mettre fin à une lourde dépense: "Depuis plus de sept ans que le sieur Buonarroty est placé sous la surveillance de la police il n'est parvenu aucune plainte sur sa conduite. Il ne s'occupe à Genève que de travaux littéraires et à donner des leçons d'italien. Je pense qu'il n'y aurait aucun inconvénient à lever la surveillance..."[11].

Peu après l'on apprenait que Buonarroti était affilié à une loge maçonnique, "Les amis sincères de la vallée de Genève", où se rencontraient ceux qui restaient attachés aux principes jacobins. Constituée en 1809-1810 la loge était sous l'obédience du Grand Orient de France. Derrière cette façade de franc-maçonnerie se dissimulait suivant l'usage de la charbonnerie, une opération politique très vaste conduite par une association secrète, les philadelphes[12] dont le centre était à Paris et qui avait des loges en province et en Italie. Son but: abattre le régime impérial, sans que rien ne soit prévu pour le remplacer; son organisation interne n'est pas connue. Parmi ses membres, de nombreux officiers mis à pied, impatients de retrouver un commandement et qui remâchent leur amertume.

La tradition, une tradition embellie de légendes ridicules, veut que la société des philadelphes ait été fondée par un officier supérieur, Jacques Joseph Oudet. Promu colonel le 31 janvier 1809, Oudet, gravement blessé le 6 juillet suivant à la bataille de Wagram, mourut trois jours plus tard à Vienne. L'état de ses services conservé aux archives du Service historique de l'armée prouve non seulement qu'il était brave mais aussi qu'il était attaché à l'Empire et très estimé de l'Empereur. Le 24 mars 1804, alors qu'il vient d'être magnifiquement noté par son chef, le général Dufresse, qui souligne sa "droiture dans le cœur", il est fait Chevalier de la Légion d'honneur, et le 8 juin 1807 officier. Par décret du 6 juin 1809, il est élevé au rang de baron de l'Empire. En 1808, il a reçu une dotation de 2000 francs de rente et en 1809, une autre de 4000 francs. Est-ce là le traitement que Napoléon aurait accordé à un officier séditieux?'

La découverte de la loge "Les Amis sincères" ne pouvait qu'imiter Napoléon; aussi le préfet Arante était-il mal vu, d'autant qu'en cet hiver de 1809-1810 "la société de Genève n'avait jamais été plus nombreuse et plus agréable. Mme de Staël, le vieux comte de Saint-Priest, Constant et nombre d'autres personnes, exilées ou en voyage, y donnaient le plaisir de la conversation et de l'esprit"[13]. Par sa manière de se méfier des affaires politiques et de les traiter très indiscrètement et très intelligemment, Mme de Staël ne pouvait convenir à aucun gouvernement; l'Empereur la détestait; cependant, de Dermite, qui avait pourtant reçu l'ordre de la surveiller, ne résistait pas à a séduction et il fréquentait son salon. Au mois de novembre 1810, il est alors invité à prendre sa retraite. A ce moment, le beau-frère de Napoléon, Bacciochi, un médiocre, ne trouvait être gouverneur de la Toscane rattachée à l'Empire et découpée en départements. Le préfet de 1'un de ces départements, Capelle, était fort du goût d'Elisa; il fallait l'éloigner sans qu'il y eût scandale, alors il est expédié à Genève où il prend son service de préfet le 27 février 1811.

Très aristocratique et très brillant, le milieu qui recherchait la conversation de Mme de Staël ne pouvait attirer Buonarroti; il préférait l'ombre et se complaisait dans les conciliabules.

---

[10] Lettre du 6 nov.1810. Fouché avait été congédié le 3 juin 1810

[11] AN. F7 6991

[12] Il existait deux associations secrètes similaires dont l'action était dirigée contre le régime impérial, les adelphes et les philadelphes, composées l'une d'anciens jacobins, l'autre de militaires. On ne tonnait ni leurs statuts, ni leurs dirigeante, encore moins leur efficacité.

[13] Souvenirs du baron de Barente, publiés par son petit fils, Claude de Barante t.1, p.159 et 315.

Plus habile que son prédécesseur, Capelle manœuvre pour que l'allocation accordée à Buonarroti, suspendue puis rétablie, soit supprimée définitivement, ce qui, pense-t-il, entraînerait son départ. En marge d'une lettre qu'il adresse à cet effet au ministre de l'Intérieur une annotation non signée qui est peut-être de Savary: "Je ne conçois pas qu'on paie 3 francs par jour à un home me parce qu'au lieu de le déporter en exécution d'un jugement de condamnation on se contente de le mettre en surveillance. Je crois au surplus que le préfet du Léman a écrit dernièrement sur cet homme et que les renseignements qu'il donne ne sont pas favorables"[14].

Parmi les Amis sincères il tenait en effet une place importante. En divers documents il apparaît comme Rose-Croix et secrétaire du SOU (verain) CH (apitre)[15]; il était vénérable lorsque la police intervint. Mis en demeure de se démettre de ses fonctions il se soumit et la loge fut fermée le 12 avril 1811 sans cesser pour cela d'exister. Réorganisée sous le nom de Triangle, elle fut dès lors surveillée et elle eut dans son sein, comme presque toutes les sociétés secrètes, un agent double, un ancien avoué. Ducimetière qui vint dénoncer à la police en janvier 1812 l'existence d'un complot préparé à Genève; il s'agissait d'assassiner l'Empereur et d'offrir la dictature à Moreau[16]. Y avait-il complot concerté et décision bien arrêtée d'agir ou plutôt les Amis Sincères s'étaient-ils seulement permis quelques propos imprudents sans avoir la moindre intention d'aller plus loin? On ne sait. Quoi qui il en soit Capelle affecta de prendre l'affaire au sérieux parce qu'elle lui permettait de se débarrasser des agités dont il demandait l'éloignement. Dans Un rapport adressé au ministre de la Police il note la présence à Genève d'une poignée de factieux, tous jacobins, groupés en association, les philadelphes; le plus fou est Buonarroti. "Il est encore aujourd'hui ce qu'il fut lorsqu'il conspira avec Babeuf; depuis qu'il est ici il n'a cessé d'y fomenter la haine du gouvernement et il y réussit d'autant plus facilement que le républicanisme est la maladie du pays"[17]. Peu après, pour effrayer les membres du Directoire, le préfet signale que l'incorrigible révolutionnaire a pour ami intime Marate le jeune frère de l'Ami du peuple[18].

A Paris on ne voulut pas croire au complot; cependant, au mois d'octobre, donc neuf mois plus tard, alors que depuis plusieurs semaines on était sans nouvelles de l'Empereur follement aventuré à Moscou, la conspiration du général de Malet fit apparaître la fragilité d'un régime qui tenait tout entier en la personne de Napoléon.

Est-il vrai que Buonarroti ait "participé" à la conspiration comme il s'en est vanté plus tard?"J'étais sur le point de partir pour Paris lorsque j'appris que tout était manqué"[19].

Certains historiens des babouvistes veulent le croire. Il semble cependant que le mot "participé" ne soit pas celui qui convienne ici. Les pièces du procès Malet et les études les plus récentes ne font apparaître aucune participation lointaine, aucune complicité effective de société secrète et tout prouve au contraire que l'affaire a été improvisée à Paris sur l'initiative d'une tête chaude, d'un agité blessé dans son orgueil et poussé par le désir de vengeance mais bien incapable de peser les conséquences de son acte. Il se peut, par contre, que Malet ait été amené à l'idée de rébellion par la propagande des philadelphes. A Genève, Buonarroti avait connu cette propagande dénoncée par Ducimetière comme une conspiration; de là à avoir participé il y a loin. De toute façon, il était suspect et ne pouvait échapper aux mesures policières prises à la suite du complot. Jugé dangereux à Genève, ville frontière et peu sure, son transfert dans un département de l'intérieur est alors décidé et comme on lui laisse le choix il prend le parti, au mois de janvier 1813, d'aller à Grenoble.

---

[14] AN. F16 560 et F7 6991
[15] Kuypers Buonarroti et ses sociétés secrètes. Bruxelles 1960, p.10, note 17
[16] En janvier 1812 Moreau se trouvait aux Etats-Unis.
[17] Rapport du 5 mars 1812
[18] Rapport du 23 avril 1812
[19] Andryane. Souvenirs de Genève, t.2, p.207.

Grenoble

Dans les derniers jours de janvier 1813, Buonarroti se présente au préfet de l'Isère avec un passeport indiquant qu'il a été autorisé par le ministre de la Police générale à se retirer à Grenoble pour y demeurer en surveillance. Le 15 février le préfet rend compte de son arrivée; il note que l'individu est accompagné de sa famille et enseigne la musique; sa conduite est régulière et ne peut donner lieu à aucun reproche[20].

Buonarroti se trouvait là depuis quelques mois lorsque Beyle, jeune auditeur au Conseil d'État, vint remplir à la préfecture les fonctions d'adjoint au comte de Saint-Valier chargé d'organiser la défense de la 7e division; il passa à Grenoble les mois de janvier et février 1814. N'ayant encore rien publié, il était un inconnu; aussi les deux hommes, si différents par leur caractère, Par leur conception de la vie heureuse, ne furent-ils pas amenés à se rencontrer. Il faut' le regretter car Stendhal eût peut-être donné dans ses Souvenirs d'égotisme une place de choix à ce singulier personnage qui plaçait le bonheur dans la médiocrité.

Il se peut par contre que Buonarroti ait connu un autre Grenoblois, oublié aujourd'hui, le "philosophe Rey", ainsi que l'appelle Stendhal qui fut son ami. A cause de ces relations amicales l'historien le mieux renseigné sur Stendhal et son entourage, Henri Martineau a voulu comprendre Ray et il trace de lui ce portrait qui n'est exact que pour un court moment de sa vie d'étudiant: "Joseph Rey, lui, jouait à la ville le philosophe gourmé, le ténébreux conspirateur non moins que le tapeur sans scrupules. Il se drapait dans sa toge illusoire de vieux romain pour vivre au crochet de petits camarades aussi pauvres que lui… En un mot, il convient de voir en lui l'agitateur social de tous les temps et de tous les pays, celui qui court carrière dans la plus louche politique et vit au détriment des naifs"[21]. Il est vrai qu'en 1805-1806 alors qu'il faisait ses études de droit, Rey était parvenu à obtenir de Stendhal, désargenté lui-même, non pas seulement quelques subsides mais une pension et que cette exploitation d'un cœur généreux n'avait pris fin que sur les instances d'un ami clairvoyant. En 1813, Rey remplit des fonctions très modestes dans la magistrature de Savoie; son action politique est nulle. C'est plus tard qu'elle s'est manifestée. Conduite avec une intelligence plus vive, plus ouverte que celle de Buonarroti, elle ne s'est pas fixée sur une idéologie unique; aussi a-t-il été reproché à Rey, non sans quelque raison d'avoir fleureté avec tous les partis.

Pendant les quinze mois qu'il a passés à Grenoble, il semble bien que Buonarroti ait renoncé à conspirer. C'est un nouvel homme qui apparaît, un auteur qui, comme tous les auteurs voudrait que ses œuvres fussent connues et appréciées du public. Solliciteur, il lui faut renoncer à faire figure de révolutionnaire. En juillet-août 1813, il a remis au préfet deux pièces de théâtre dont il a fait la musique, l'une "Amour et confiance", l'autre une pastorale "L'île déserte", et il a demandé qu'elles soient soumises à l'agrément du ministre de la Police générale; le 2 septembre, puis le 29 octobre, le préfet lui annonce qu'elles ont été approuvées et il permet qu'elles soient représentées au théâtre de la ville. Buonarroti remercie et le 16 novembre il adresse au préfet une autre pièce en un acte "Tristesse et Gaieté" ou "Le (un mot illisible) en défaut"; il voudrait qu'elle soit soumise comme les deux autres à l'approbation ministérielle le plus tôt possible afin que rien n'empêche de la mettre à l'étude dans le courant de l'hiver prochain[22].

Les circonstances n'ont pas permis que les pièces de Buonarroti fussent jouées et hélas les manuscrits sont perdus. Bien que l'on ne connaisse rien de ces œuvres, ni le sujet, ni la valeur musicale, ni les sentiments exprimés, elles font apparaître en Buonarroti un créateur bien

[20] Arch.dép. Isère, 3 K 111.
[21] Del Litto. Lettres à Stendhal 1803-1806. Préface de Martineau t.1, p. XXXV et t.2, p.137. L'ami clairvoyant est Henri Gagnon.
[22] Arch.dép. Isère

différent du conspirateur emmuré dans ses sociétés secrètes tel qu'on l'a vu jusque là. Lequel était le vrai Buonarroti? L'artiste?

Devant son piano, il lui arrivait de se laisser emporter par son inspiration, de s'évader de

Grenoble le 6 Novembre 1813

À Monsieur le Préfet de l'Isère

Monsieur.

J'ai reçu les deux pièces intitulées Amour et Confiance et l'île déserte que je vous avois remises l'une et l'autre approuvée par le ministre de la Police générale; je vous prie d'agréer mes remercimens.

Vous trouverez ci-joint deux exemplaires d'une autre pièce en un acte intitulée Tristesse et gaîté ou le frondeur en défaut dont j'ai fait la musique et pour laquelle je réclame la même faveur qu'ont obtenue les deux premières c'est à dire l'approbation ministérielle: conséquemment je vous prie Monsieur de la faire passer le plutôt possible au Secrétariat ou dit ministère afin que rien n'empêche de la mettre à l'étude dans les courant de l'hiver prochain.

Je suis avec un profond respect

Buonarroti

3.K.45.

la morne réalité. Pictet de Sergy a été le témoin de quelques unes de ces crises. Venu à Grenoble vers la fin du mois de novembre 1813 pour faire des études de droit, il lui prend fantaisie d'apprendre l'italien; il s'adresse à Buonarroti qu'il a connu à Genève et qui parle le plus pur toscan. Les résultats sont déplorables. Emporté par son imagination ce n'est pas l'italien que Buonarroti veut enseigner c'est la musique."Quand j'arrivais chez lui, écrit Pictet[22], je le

[22] Jules Pictet de Sergy. Souvenirs restés inédits. Bibl. publique et universitaire de Genève. Mss 2260 - Cité par Pianzola, in Movimento Operaio, 1955.

trouvais toujours devant son piano, ses grands cheveux gris hérissés et flottants, le col de sa chemise rabattu sur ses épaules, laissant voir dans toutes ses parties une tête superbe et véritablement inspirée. Il rêvassait, improvisait, tantôt se bornant à faire des feux d'artifice sur son instrument, avec de longs doigts agiles et puissants tantôt s'élançant dans des chants sans paroles qui semblaient l'explosion de pensées mystérieuses. Je me faisais scrupule de l'arracher à cet idéal pour la leçon d'italien qui n'était pour lui qui un prosaïque gagne-pain...". A la sixième leçon, comme les Autrichiens se disposaient à envahir le sud-est de la France, Pictet s'en fut vers des lieux moins exposés pour continuer ses études; avant de partir il a porté sur son maître ce jugement très juste: "Sa figure reste devant moi comme un des plus brillants types de la race italienne et de son génie". La naturalisation ne modifie pas l'être.

Novembre 1813. Tandis que Buonarroti s'occupe de théâtre, les armées alliées s'avancent vers les frontières françaises. Les Genevois, devenus hostiles depuis que le blocus continental ruine leur commerce, sont las de cette guerre interminable qui n'est pas la leur. Ils forment un Comité d'Indépendance qui négocie avec les Autrichiens. Le 30 décembre, les forces françaises évacuent Genève où le général Bubna fait aussitôt son entrée non pas en vainqueur mais en libérateur.

L'Empire s'effondre. Au mois de mars 1814, les alliés entrent à Paris et c'est la fin. Le 6 avril, l'Empereur abdique et s'achemine vers l'île d'Elbe pendant que le roi s'apprête à monter sur le trône. Dès lors, pour Buonarroti, un seul souci: se mettre à l'abri. Où aller? Il est en danger en France, il le serait en Italie. Reste Genève. Le préfet Capelle qui avait demandé son éloignement est parti; aussi pense-t-il trouver là sécurité et moyens d'existence. Le 14 avril, le jour-même où le comte d'Artois est reconnu par le Sénat comme lieutenant-général du royaume, i1 obtient du préfet un passeport pour se rendre dans la vieille cité républicaine occupée par l'ennemi. A Grenoble le Conseil municipal déclare adhérer aux actes du Sénat et du gouvernement provisoire portant restauration de la monarchie. La foule crie "vive le roi" et le 18 les troupes alliées peuvent occuper la ville sans rencontrer de résistance. Buonarroti n'est plus là.

Grenoble aura été pour lui une étape trop tôt achevée. Le changement de régime et son brusque départ ont mis fin à l'espoir qu'il avait de faire représenter ses pièces. Dans la suite de sa vie il n'en sera jamais plus question et, sans que l'on puisse expliquer ce renoncement, c'est un fait que de ce moment jusqu'à sa fin l'auteur s'efface et n'apparaît plus que l'agitateur politique.

Chapitre V.

Buonarroti, réfugié libre

Second séjour à Genève.

Accompagné de Teresa, Buonarroti arrive à Genève le 16 mai l814. La ville est encore au pouvoir des troupes autrichiennes, mais bientôt son indépendance est reconnue par le traité de Paris (20 mai 1814) et les forces d'occupation se retirent. La monarchie est rétablie en France, aussi a-t-il perdu tout espoir d'y revenir lorsque se répand, incroyable mais vraie, la nouvelle: Napoléon vient de débarquer au Golfe-Juan (1er mars 1815). La Confédération helvétique conclut immédiatement avec les alliés un accord de coopération militaire; les Genevois, plus pondérés, attendent les évènements.

Le 26 mai, alors que depuis deux mois Napoléon est à Paris où il a été acclamé, Buonarroti écrit à Monseigneur le duc-il s'agit de Fouché-; il demande une fois encore l'annulation du jugement inique de la haute-Cour. Il n'aime pas l'Empereur; i1 s'est même flatté d'avoir participé à la conspiration de Malet; i1 conjure sa politique, son faux semblant de

républicanisme; il lui reproche d'avoir substitué dans le cœur des Français l'amour d'une vaine gloire à l'amour de la liberté; cependant, il offre de le servir; i1 promet d'être fidèle à la constitution sanctionnée par la Nation et au chef qu'elle a si énergiquement proclamé. Cet acte de soumission, ce renoncement à la constitution de 93, s'achèvent sur une formule de politesse qui n'a rien d'égalitaire: Je suis, Monseigneur, avec le plus profond respect, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur. Buonarroti, professeur de musique[23] Le 4 juin, nouvelle requête; i1 réitère l'assurance de son entier dévouement à la France, à la liberté et à l'Empereur[23]. Il n'avait pas encore reçu de réponse lorsque Waterloo mit fin à ses illusions.

Il ne pouvait plus être question de rentrer en France où, sous un régime monarchique, la bourgeoisie s'installait au pouvoir. Aussi fallait-il se résigner à rester à Genève, un des rares points de l'Europe où la présence des réfugiés politiques était tolérée. Depuis le mois d-novembre 1815,1a petite république fait partie de la Confédération helvétique au sein de laquelle elle forme le vingt-deuxième canton sans que rien ne soit changé à son organisation interne; l'administration reste entre les mains des grands bourgeois, ceux d'en haut comme on les appelle. Buonarroti allait passer là dix années de sa vie, dix années heureuses, semble-t-il. Il ne reçoit plus d'allocation du gouvernement français et pour gagner sa vie il donne des leçons de, musique. Selon les déclarations faites à la police des étrangers en 1822, i1 est marié, maître de musique, catholique; avec lui vit son fils adoptif, Dunand Camille, né à Genève, protestant; enfin, lui et s.1 femme Teresa ont un domestique, ce qui suppose une certaine aisance[24].

Il n retrouvé des membres de la loge des Amis Sincères qu'il a connus lors de son premier séjour; il entre dans les nouvelles sociétés secrètes dont ils font partie et, en ayant soin de ne se mêler en rien des querelles intérieures de la petite république dont il reçoit l'hospitalité, il reprend son travail souterrain.

Chez lui, le secret est devenu un besoin, un excitant, le secret qui donne de l'importance aux réunions les plus banales, aux propos les plus anodins; il ne résiste pas à son attrait. Il pense aussi que pour former une association politique efficace, les hommes ont besoin d'être liés entre eux par le secret, par des mystères qui flattent leur amour-propre. Karl Marx le constate; grand était pour les esprits romantiques l'attrait "du manteau théâtral des conspirations"

Lorsqu'il fait la connaissance du marquis Benigno Bossi chassé de sa patrie par les Autrichiens et réfugié à Genève, il s'empresse de l'introduire à la loge des Amis Sincères. On n'y faisait pas grand' chose, reconnaît le marquis dans ses Souvenirs, "si ce n'est de se renforcer mutuellement dans les sentiments de liberté que chacun de nous professait". Si peu que ce fait, cela se faisait selon des rites que Buonarroti observait religieusement. Manie sénile, observe Benigno Bossi qui remarque qu'aux réunions tenues chez le "vieux de la montagne" les affiliés riaient sous cape de son zèle sérieux et imperturbable lorsqu'il frappait les trois coups avec le marteau maçonnique[25].

A partir de 1820, grâce au récit d'Andryane, la vie secrète de Buonarroti s'éclaircit un peu. Jeune Parisien de 22 ans qui a fait campagne dans l'armée impériale et qui, après quelque temps de vie dissipée, est venu à Genève pour échapper à ses créanciers, Andryane a l'intention de refaire sa vie, de n'être plus un bon à rien, mais il se laisse entraîner aux pires aventures. Il rencontre Buonarroti et comme il est un faible, il subit son ascendant, il devient son disciple. Ce n'est pas sur le moment mais bien plus tard qu'il écrira ses "Souvenirs de Genève"[26], aussi contiennent-ils, à coté de notations d'un grand intérêt, des inexactitudes, simples erreurs de date

---

[23] AN. F7 6331 on ne sait si Buonarroti s'est adressé au baron Réal directeur de la Police générale pendant les Cent Jours.

[23] AN. F7 6331

[24] Pianzola, Filippo Buonarroti in Svizzera , Movimento operaio. 1955.

[25] Souvenirs du marquis Benigno Bossi. Extraits cités par Vuilleumier Buonarroti et les Sociétés secrètes à Genève. 1815-1824.in Annales historiques de la Révolution française. Juillet-sept.1970, p. 502.

[26] Alexandre Andryane. Souvenirs de Genève. Complément des Mémoires d'un prisonnier d'Etat. 2e édition, Paris, MDCCCXXXIX.

le plus souvent. Pour quiconque est à la recherche de Buonarroti le portrait qu'il trace du vieil homme est irremplaçable: "Un chapeau à larges bords couvre sa blanche chevelure, son front est large et bombé, ses yeux, surmontés de sourcils touffus, sont vifs et brillent souvent au milieu des larges verres de ses lunettes de fer; sa figure caractérisée lui donne un aspect vénérable et, quoique sa tête soit inclinée sur sa poitrine et que ses épaules scient voûtées, on voit à son col nerveux, à sa charpente osseuse, que la vigueur et la force furent un jour l'apanage de cet homme que les traverses de la vie doivent avoir plus usé que l'âge. Eté comme hiver il porte le même habit, le même gilet à la Robespierre, les mêmes culottes noires que ne joignent pas tout-à-fait ses demi-bottes à l'écuyère, costume assez étrange par lui-même et qui suffirait à le faire remarquer si quelque chose de fier et d'original ne vous forçait à jeter les yeux sur ce septuagénaire qui vous croise à chaque instant dans les rues étroites de Genève, un livre de musique sous le bras, en passant près de vous d'un air grave et mystérieux"[27].

A ce portrait qui est celui d'un penseur cheminant lentement, la tête penchée, fermé à ce qui l'entoure, Andryane en ajoute un autre non moins caractéristique; il montre Buonarroti donnant temps, ses forces, ses ressources pour venir en aide aux réfugiés italiens. Ces réfugiés ne sont pas de quelconques malheureux; ils sont ses frères qui, à sa voix peut-être, ont lutté pour la libération de l'Italie. Leur rébellion écrasée ils ont dû fuir les secourir est un devoir et aussi un moyen de les rallier autour de lui. Andryane le dit: "Sismondi est leur protecteur...[28] et aussi Buonarroti que rien n'émeut, que rien n'abat... Buonarroti, le Procida de nos jours, qui pourrait prendre pour devise une digue à moitié faite, renversée par la mer, avec ces mots: recommençons... A toute heure du jour et de la nuit il est à leur disposition, les reçoit, les encourage, les rallie autour de lui....Son dernier sou, son dernier morceau de pain est pour ceux qui en manquent..."[29]. En bonne ménagère Teresa proteste, vainement.

A côté de ce qu'il a vu, de ce qu'il raconte comme témoin Andryane donne une large place aux propos de son vieux maître et là on ne peut tout accepter sans réserve car Buonarroti se vante volontiers. Ainsi, parlant de son premier séjour en Corse, après avoir déclaré que Paoli n'aimait ni l'égalité ni la république, ajoute-t-il: "...pas plus que le jeune Bonaparte que l'on m'avait adjoint...". Un autre jour il affirme qu'en 1801 Bonaparte lui a offert une place importante dans son gouvernement; il refusa pour garder son indépendance[30]. En 1801, Buonarroti était détenu à l'île d'Oléron dans l'attente de sa déportation et tout ce que fit Bonaparte fut de commuer sa peine en résidence surveillée.

Andryane juge très lucidement son maître: "Étrange caractère où l'on trouve réunies toutes les vertus d'un sage de la Grèce avec toutes les exagérations d'un jacobin de 1793"; il est plein de respect et de vénération pour lui; cependant il est inquiet. D'où vient, se demande-t-il, l'irrésistible empire qu'il exerce sur mon cœur et sur mon imagination? De quelque chose d'imposant et de digne, d'une sorte de puissance occulte. Contre cet envoûtement il ne sait pas résister. Au mois d'octobre 1821, sous l'influence de Buonarroti, i1 est introduit, après un cérémonial compliqué et toute une série d'épreuves, aux Amis Sincères. Ceux qu'il voit là sont tous des gens aisés. Quelques jours plus tard, il croit comprendre que son initiation l'a transformé "tant il se sent d'importance et de gravité"[31]. Pour beaucoup d'affiliés la présence aux séances tenait à ce sentiment d'importance.

L'année suivante, Andryane devenu diacre territorial est chargé de différentes missions. Il assiste à Paris au procès des quatre sergents de la Rochelle et peut-être entend-il l'avocat général tonner contre les sociétés secrètes, ces ateliers de conspiration qui se multiplient en

---

[27] Andryane, op. cit. , t. 1, p. 136.

[28] D'origine italienne, Sismondi né à Genève en 1773 est l'auteur de plusieurs ouvrages d'économie politique et d'histoire.I1 était en relations avec Mme de Staël.

[29] Andryane, op. cit. t.1, p. 221. Jean de Procida, 1225-1305, chef de la conjuration dite des Vêpres siciliennes. Il passa toute sa vie à renouer des intrigues contre l'occupant français.

[30] Andryane, op.cit., t . 2, p. 197 et 205.

[31] Andryane, op.cit.,t.2 ,p.12.

France[32]. Il prend part à un congrès à Lyon; dans la grande ville déjà industrielle, la charbonnerie a établi une vente divisionnaire. Un mouchard italien, Giacomini Gomano, a révélé au lieutenant-général de police en juillet-août 1819 qu'elle était composée d'officiers retraités, de commerçants, d'artisans et qu'elle entretenait des relations avec l'Italie et Genève[33] Andryane revient de sa mission très découragé."Plus je suis initié aux sociétés secrètes, plus je reste convaincu qu'on n'en peut attendre rien de bon et de décisif". Il en donne la raison: si les membres de ces sociétés sont d'accord pour renverser un gouvernement, ils ne s'entendent plus lorsqu'il s'agit d'en mettre un autre en place. Ce manque de confiance Buonarroti l'ignore et Andryane rend hommage à son obstination. "C'est une chose étrange et sans exemple peut-être à notre époque que la persévérance de cet homme qui travaille depuis trente ans sans jamais s'arrêter à ourdir les fils d'une conspiration que tous les gouvernements ont brisés tour à tour et qu'il ne se lasse jamais de renouer.... Si ma raison se révolte contre la plupart de ses théories, je baisse la tête devant l'immobilisation de ses pensées et de ses projets"[34]

Effrayé par cette force aveugle qui reste obstinément fixé vers un but qu'il juge inaccessible, Andryane tente de se libérer. Il décide de quitter Genève pour se soustraire aux instances sans cesse renaissantes de Buonarroti dont la manie des missions politiques, d'assemblées, de conciliabules ne fait qu'augmenter chaque jour", mais le vieux révolutionnaire, un homme de fer, en a décidé autrement; il a besoin d'Andryane pour une mission dangereuse en Italie; il lui montre la noblesse de sa tâche, il insiste, et le disciple se laisse fléchir.

Quelle était cette mission? Au mois de mars 1822, un conseil composé en majeure partie de réfugiés italiens s'était réuni à Genève et, considérant la situation malheureuse de l'Italie, il avait décidé d'établir à Genève un Congrès italien; le congrès ferait tous ses efforts pour doter l'Italie d'une entière indépendance et d'une liberté parfaite sous un gouvernement populaire; toutes distinctions sociales seraient supprimées. Enfin le congrès s'efforcerait de gagner la confiance de personnalités influentes et riches[35]. C'est probablement à la suite de ces recommandations que Buonarroti, d'accord avec Benigno Bossi, avait donné à Andryane mission d'aller à Milan pour y porter à certains patriotes des instructions secrètes d'une extrême importance.

Entre temps, Andryane était introduit dans une nouvelle société secrète, mal connue, les SSMMPP les Sublimes Maîtres Parfaits.

Faut-il croire que c'est pour ne pas compromettre la loge des Amis Sincères qu'a été créée cette société qui était mise en avant lorsqu'il s'agissait d'accomplir une mission délicate?'

Quoi qu'il en soit, lorsqu'il se met en route le 10 décembre 1822, Andryane est l'émissaire des Sublimes Maîtres Parfaits. A Milan, la police fouille ses bagages et découvre les documents secrets. Aussitôt informé, le comte Strassoldo, gouverneur du Milanais, rend compte à Metternich; les papiers saisis mettent en lumière le plan du G.O., "s'efforcer sans relâche de disposer l'opinion publique en faveur de changements politiques tendant à assurer au peuple une influence directe et entière dans la législation, de généraliser et échauffer la haine de l'oppression et de gagner le moral des militaires institués pour soutenir la tyrannie". En outre, parmi les instructions secrètes figure celle-ci: dans le cas où d'heureuses circonstances amèneraient une révolution, les initiés devraient s'en saisir et la faire passer entre les mains d'hommes par eux approuvés[36]. De régime communautaire il n'était pas question.

---

[32] Marchangy, avocat-général. La charbonnerie dévoilée, ou discours prononcé le 20 septembre 1822.
[33] Fernand Rude. Insurrection lyonnaise de novembre 1831, p.81. (2 Andryane, op.cit.,t. 2,p.141.
[34] Andryane, op. cit., t.2 ,p.141.
[35] AN. F7 6685

[36] AN. F7 6685

Le portefeuille d'Andryane contenait aussi les statuts des SSMMPP du premier grade, statuts dont presque tous les articles concernent avec force détails les règles d'admission, d'initiation, d'organisation, de fonctionnement, de tenue; pour être agréé il fallait faire partie d'une loge. Quelques lignes seulement sur le but et là les SSMMPP du premier grade se présentaient sous l'apparence d'une très pacifique association soucieuse de philanthropie. " La société SSMMPP a pour objet de propager la connaissance de la nature, d'étendre l'empire de la vraie religion, des bonnes mœurs et des lumières, et de procurer des consolations et secours aux hommes probes et malheureux....Les SSMMPP respectent les lois des pays où ils vivent..". Bien entendu, de tout ce qu'ils font ils ne doivent parler à personne.

Les statuts du deuxième et des troisièmes grades ne sont pas connus. Divers indices ont laissé penser que les initiés du deuxième grade étaient chargés d'entretenir les mouvements politiques conduisant à la souveraineté du peuple tandis que ceux du grade supérieur connaissaient seuls le but suprême, la collectivisation des biens[37]. Ce ne sont là que suppositions.

Traduit devant une Cour de justice en février 1823, Andryane fut condamné avec quelques autres à être pendu, puis sa peine fut commuée en "carcere duro" à vie ; il sera gracié en 1832.

Dans sa correspondanee, abondante pourtant, Buonarroti ne s'est pas souvenu de lui, aussi (peut-on supposer) lorsque Benigno Bossi écrivant ses souvenirs s'est étonné de la facilité avec laquelle le vieux conspirateur faisait des victimes sans éprouver le moindre remords, était-ce à Andryane qu'il pensait.

Compromis par cette aventure dont le gouvernement autrichien eut soin de se plaindre à Paris et à Genève[38], Buonarroti éprouve le besoin de disparaître quelque temps; il se cache à Aussi dans la maison de famille d'un ami, Fazy. D'origine genevoise Jean Jacob, dit James Fazy, s'était fixé à Paris en 1814 et, initié à la charbonnerie, il avait été en relations avec les milieux libéraux. Revenu à Genève vers la fin de l'année 1821, il connaît Buonarroti et il est admis aux Amis Sincères. Républicain libéral mais nullement communiste il fut le chef de la révolution de 1847 qui renversa le gouvernement aristocratique genevois. Il a laissé des Mémoires écrits à la manière de la Conspiration, avec la même sécheresse, et l'on ne trouve là que quelques mots sur Buonarroti "... cet homme remarquable qui avait abandonné à Florence une haute position pour venir se mêler à la Révolution française...". Sur les sociétés secrètes, sur la retraite de Buonarroti à Russin, rien. Fazy aurait dit un jour "Je ne suis pas un homme, je suis une idée, ce qui exclut toute vie sentimentale.

Entre lui et le Toscan un curieux trait d'union. Dans ses "Rêveries d'un promeneur solitaire", quatrième promenade, Rousseau écrit en effet: "J'allais presque tous les dimanches passer la journée aux Pâquis chez M. Fazy qui avait épousé une de mes tantes et qui avait là une fabrique d'indiennes...". Or le Français Antoine Fazy, fabricant d'indiennes, réfugié à Genève à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes, était l'arrière-grand-père de James.

A Russin, Buonarroti pouvait penser qu'avec le temps et beaucoup de prudence les choses s'arrangeraient mais le gouvernement autrichien, menacé dans une de ses plus riches province ne pouvait oublier. Au printemps de 1824 son représentant auprès du gouvernement fédéral insiste pour que soient éloignés les réfugiés Politiques qui encouragent les Italiens à conquérir leur indépendance et les poussent à la révolte. Au premier rang de ces agitateurs, Buonarroti. Le gouvernement de Genève, sans aller jusqu'à l'expulser, lui fait alors comprendre qu'il doit se retirer. Il obtient, le 13 mai, un passeport pour se rendre en Angleterre. Veut-il se rapprocher de Rey qu'il a connu probablement à Grenoble?

---

[37] Saitta, Filippo Buonarroti, t.1, p. 90-94 et Vuilleumier. Buonarrot et les Sociétés secrètes à Genève, in Annales historiques de la Révolution française. Juillet-sept.1970, p. 476.

[38] Correspondance secrète du Conseil d'Etat de Genève, 1823, p.144 à 155.

Depuis ce temps lointain, Rey a traversé bien des aventures. En mars 1815,étant président du tribunal civil de Rumilly Savoie il a attiré l'attention sur lui en adressant à l'Empereur son retour de l'île d'Elbe de sévères remontrances[39]. Napoléon n'eut pas le temps de châtier l'insolent mais sa chute entraîna celle de Rey. La Savoie cessant d'être française il perd son emploi s'installe comme avocat à Grenoble et là, il fonde une société secrète, l'Union, de tendance républicaine dont l'activité fut purement locale bien qu'elle se soit flattée d'avoir parmi ses membres d'illustres démocrates.

L'année suivante, dans la nuit du 4 au 5 mai, a lieu à Grenoble un mouvement insurrectionnel. Rey, qui aurait dû être au premier rang des combattants, ne se trouvait pas à Grenoble lors de cette folle aventure mais dès son retour il se fit le défenseur de ceux qui avaient été arrêtés. Compromis par cette attitude il doit s'éloigner. En 1817,11 est inscrit au barreau de Paris puis rayé du tableau de l'ordre; il veut alors refaire la conspiration de Grenoble. La police était au courant de tout et le 19 août 1820 elle mit fin à la conjuration en arrêtant une quarantaine d'individus plus ou moins compromis. Rey n'était pas du nombre; il avait eu le temps de prendre la fuite. Condamné à mort par contumace, c'est en Angleterre qu'il trouve refuge et là il s'enthousiasme pour le système communautaire d'Owen[40]. Il se peut que Buonarroti avec qui il entretient une correspondance ce qui laisse penser qu'il l'avait connu à Grenoble ait d'abord voulu le rejoindre puis brusquement il a changé d'avis; il ira en Belgique, on y parle français.

Avant de partir c'est une exécution qu'il lui faut faire, une exécution dont il ne paraît pas qu'il ait compris la cruauté. Depuis quelque temps il est en relations avec la fille d'un comptable genevois, Sarah Desbains. Elle n'est plus très jeune mais, sans que l'on puisse expliquer cet attachement sénile, il ne peut se résoudre à se séparer d'elle; alors c'est la fidèle compagne, c'est Teresa qui est sacrifiée, pauvre femme toute simple qui a subi par amour pour lui la misère, la prison, l'exil et qui, après tant d'épreuves, n'aspire plus qu'à une vieillesse tranquille auprès de celui qu'elle regarde comme son mari. Il lui avoue ses sentiments pour Sarah; il l'aime depuis qu'il l'a connue et il l'aimera toujours. Avec une inconscience déconcertante il propose à Teresa de le suivre si elle s'accorde de la présence de Sarah[41]. En bonne Italienne qu'elle est Teresa sait à l'occasion se montrer volcanique; elle crie ce qu'elle pense de sa rivale, "una carogna"..Plus misérable que jamais, elle reste à Genève avec leur fils adoptif, Camille Dunande abandonné lui aussi, qui deviendra horloger.

Toutes les recherches faites aux Archives d'Etat à Genève pour retrouver l'acte de décès de Teresa Poggi sont demeurées infructueuses et il se pourrait qu'elle soit allée finir sa vie à Gênes, son pays natal.

BRUXELLES

Au début du mois de mai 1324 Buonarroti accompagné de Sarah Desbains arrive à Bruxelles avec un passeport au nom de Raymond

Jean-Jacques. Il a 63 ans; il souffre des yeux, une maladie de famille écrit-il; sa vue est très diminuée. Il trouve à se loger très modestement et donne: des leçons de musique à quinze sous le cachet. Des Belges et quelques Français se cotisent pour lui offrir un piano.[42]

---

[39] Adressé à l'Empereur par Joseph Rey de Grenoble, président du Tribunal civil de Ruinilly. Grenoble le 23 mars 1815 publié à Paris le 31 mars.

[40] Moniteur, 20 à 24 août et 16 jui1. 1821. BN. CC 515, 518, 523, 524- Henry Dumolard, Joseph Rey et ses mémoires- Rude, Un socialiste "utopique" oublié, Joseph Rey- Pia Onnis Rosa, Propaganda e rapporti di societa segreta intorno al 1817- Les mémoires de Rey et dix liasses de correspondance sont conservés à la Biblioth. centrale de Grenoble.

[41] Teresa à Buonarroti, 9 août 1835- BN. 20804

[42] Marguerite Van de Wiele, "Bruxelles refuge des conspirateurs".

La Belgique à ce moment fait partie au royaume des Pays-Bas Le Congrès de Vienne, jugeant qu'elle était un pays trop petit et trop faible peur pouvoir s'opposer à une offensive venant de France et dirigée contre la Prusse et l'Allemagne du Nord, l'a unie à la Hollande afin de former une barrière solide entre les adversaires. La Belgique était très catholique, la Hollande très protestante mais le Congrès ne s'était pas arrêté à ce détail qui fut pourtant une des causes de la révolte belge. Buonarroti se tiendra à l'écart des luttes politiques nées de cette situation.

La société qu'il trouve à Bruxelles est bien différente de celle qui brillait dans les milieux aristocratiques de Genève. A coté des Belges, très pondérés, de nombreux émigrés français sont là et parmi eux plusieurs anciens conventionnels avec qui il entre en relations, Vadier notamment, cet ancien président du Comité de Sûreté générale, emprisonné en même temps que lui à l'île Pelée, un radoteur qu'il n'aime pas. Que lui reproche-t-il? son athéisme voltairien qui l'a amené à couvrir de sarcasmes le culte de l'Être suprême. C'est Vadier que 'visait Robespierre dans son discours du 8 thermidor lorsqu'il flétrissait "les apôtres impurs de l'athéisme et de l'immoralité dont il est la base". Vadier n'a pas oublié et il se venge; il accuse. Dans une note écrite de sa main dont la première ligne: "Robespierre d'odieuse mémoire..." est empruntée à Babeuf il écrit: "Le tyran populaire (Robespierre) avait usurpé nos attributions (du Comité de Sûreté générale) et les rendait nulles en les contrariant, dirigeant en despote la Société des Jacobins et ses annexes dans les départements. Il en avait corrompu les principes, il avait par cette influence conquis l'affection et l'aveugle dévouement de la populace..."[43].

Buonarroti ne pouvait laisser sans réplique- cette violente diatribe dirigée contre celui qu'il regardait comme le plus pur d'entre les purs. Dans sa réponse il commence par déclarer que s'il a quelques relations avec Vadier il ne l'estime cependant pas.

"Haïr les nobles et se moquer de la religion, voilà toute la politique de Vadier. Il aime bien l'égalité pourvu qu'il jouisse d'un bon revenu…" Enfin, et c'est le reproche le plus grave, Vadier est athée à la façon de Voltaire: "La frivolité, l'irréligion et l'immoralité de Voltaire l'enchantent, tandis qu'il repousse comme des paradoxes les principes religieux, moraux et politiques de Rousseau[44].

Malgré ces heurts, Buonarroti se fait une habitude de rendre visite chaque jour aux Vadier parce qu'il est accueilli avec amitié véritable et effusion du cœur par madame Vadier et sa fille Victorine[45].

Il voit aussi un ancien membre du Comité de Salut public Barère qui, depuis le 9 thermidor, a connu toutes les vicissitudes de la fortune. Exilé en juillet 1815 comme régicide, il s'est retiré à Bruxelles où il vit très misérablement. C'est lui qui le 18 mars 1793 a fait adopter le décret créant l'impôt progressif sur les fortunes; il devançait ainsi les Egaux; pourtant Buonarroti le juge sévèrement: grand parleur, sans principes politiques bien arrêtés, il aime le plaisir et le faste, il se plaît à briller dans les salons, avec cela faible, irrésolu et excessivement timide. Qui aurait cru qu'un membre du Comité de Salut public pût être timide? Barère a sans doute ignoré ces aigreurs. Dans ses mémoires il fait l'éloge le plus cordial de Buonarroti, de son esprit, de son élévation morale, de sa largeur de pensée de son dévouement au bien commun.

Bien d'autres exilés attendaient à Bruxelles le miracle qui leur permettrait de rentrer dans leur patrie, le conventionnel Chou-dieu devenu fabricant de vinaigre puis prote d'imprimerie, le peintre David, grand admirateur de Robespierre, membre du Comité de Sûreté générale puis peintre officiel de Napoléon, Cambacérès archichancelier et prince de 'l'Empire qui cherchait un réconfort dans la dévotion, Thibaudeau,...[46]. Amers et revenus de toutes les illusions ces anciens étaient bien incapables d'un nouvel enthousiasme, aussi est-ce vers

[43] Saitta, op. cit., t.2, p. 254.
[44] Saitta, op. cit., t.2, p. 254.
[45] Victorine Vadier épouse en 1826 l'avocat Tussau.
[46] Saint-Ferréol, Les proscrits français en Belgique.

d'autres, plus jeunes, que Buonarroti porte ses efforts de propagande. Il obtient des conversions, celle de Félix Delhasse, un Belge âgé d'à peine vingt ans, employé chez un marchand de drap d'Anvers. Delhasse limitera à la Belgique son activité de militant communiste puis en Octobre 1833 il épousera à Bruxelles une riche héritière. Jeune lui aussi le Français Charles Teste se laisse convertir; il rêvait déjà de rénovation sociale quand Buonarroti le connut. Sa présence en Hollande s'explique par le désir de rejoindre son frère, peut-être son père, Jean-Baptiste Teste, réfugié à Liège[47]. Révolutionnaire dès son jeune âge, Jean Baptiste Teste est accouru pendant les Cent-Jours auprès de Napoléon et lui a demandé d'envoyer des forces dans le Midi pour écraser la réaction royaliste, aussi, lors de la seconde restauration, a-t-il été banni. Après quelques mésaventures, il se fixe à Liège et là, le roi Guillaume lui confie la direction des Affaires domaniale très brillant avocat, il se charge de la défense des intérêts de 1a famille d'Orléans en procès avec les Rohan à propos du duché de Bouillon, ce qui explique que, rentré en France après 1830, tandis que Charles prêchait la révolution et le communisme, il ait pu faire auprès de Louis-Philippe une rapide et brillante carrière qui finit mal. Député du Gard, il est ministre en 1834 d'abord puis en 1839; membre de la Chambre des Pairs puis président de chambre à la Cour de cassation, il est grand officier de la Légion d'Honneur. En 1847, tout s'effondre. Compromis dans une scandaleuse affaire de corruption il est condamné à trois ans et six mois de prison.

Obéissant à ce qui est chez lui un besoin, le vieux conspirateur fait partie de sociétés secrètes. Quelles sont les tendances de ces sociétés, dans quel milieu se recrutent leurs adhérents? Se proposent-elles de répandre la doctrine de l'égalité ou bien seulement de parvenir à l'indépendance du pays belge par le séparatisme? Rien ne permet de le dire. Elles avaient pour première règle le secret et elles ont gardé leur secret[48]. Nombreuses, elles s'entremêlaient inextricablement, aussi Buonarroti s'est-il proposé de les réunir dans un ordre, le Monde, dont le nom indique le caractère d'universalité. Il n'est pas le fondateur du monde mais c'est lui qui en a décrit longuement l'origine, l'organisation et le but[49].

Formé par la réunion des Adelphes et Philadelphes dans les années 1809-1810, le Monde avait, selon ce que dit Buonarroti, étendu déjà ses ramifications en Europe lorsque la charbonnerie commença de s'étendre dans le sud de l'Italie à partir de 1812. Son but: préparer un ordre politique fondé sur les lois de la Liberté et de l'Égalité, la volonté générale étant seule reconnue comme autorité légitime. L'organisation s'inspire à la fois de celle de la charbonnerie et de celle de la maçonnerie. Tout initié doit faire partie d'une loge. Charbonnerie et maçonnerie ne sont» que pour servir d'abri derrière lequel se dissimule l'action de l'ordre. Secret, obscurité du langage, pseudonymes font partie de ce système. Démocratique par ses principes et le but vers lequel il tend le Monde ne l'est pas dans son organisation; elle est hiérarchisée et seuls les membres du corps suprême, que les initiés des grades subalternes ne connaissent pas, savent les secrets et fixent la ligne de conduite à laquelle tous doivent se conformer aveuglément.

---

[47] Charles Teste est-il le fils de Jean-Baptiste Teste ou son jeune frère? Originaires de Bagnols-sur-Cèze dans le Gard les Teste étaient protestants, aussi ne figurent-ils pas sur les registres de baptême catholique. A partir de l'édit de novembre 1787 il a bien é té tenu un registre de B.M.S. protestant, dans les villes tout au moins; celui de Bagnols, petite agglomération, s'il a été ouvert n'a pas été conservé. Dans ses "Notices biographiques du canton de Bagnols", t.2, Léon Alègre écrit que le général baron Teste et Jean-Baptiste Teste, l'un et l'autre fils d'Antoine Teste, avaient pour jeune frère Charles Teste. Par contre, selon le Dictionnaire historique Michaud, Antoine Teste n'avait eu que deux fils, quoi qu'il en soit, fils ou frère de Jean-Baptiste, cette parenté explique les fréquents voyages de Charles à Liège.

[48] Le livre de Kypers "Buonarroti et ses sociétés secrètes" n'apporte aucune lumière sur ce point pour la période de 1824 à 1830.

[49] Saitta, op. cit. t.2, p.91 à 116.

Une question se pose alors: dans quelle mesure l'ordre du Monde a-t-il dépassé le stade des pures conceptions de l'esprit? Dans quelle mesure a-t-il reçu l'adhésion active des ouvriers? En France il ne s'est pas manifesté.

Depuis qu'il est entré dans les sociétés secrètes Buonarroti a beaucoup écrit; c'est son écriture que l'on voit sur la plupart des papiers saisis lors de l'arrestation des Égaux; il a rédigé des statuts de sociétés, des observations diverses.... Pour lui, écrire c'est agir et en ce qui le concerne la formule est exacte car de toute sa vie la seule action vraiment efficace qu'il ait accomplie c'est la rédaction de son livre sur les Égaux entreprise et menée à terme avec l'aide de Louis de Potter.

Originaire de Bruges où il est né en avril 1786, De Potter, après de solides études, a voyagé dans le midi de la France et en Italie pour faire des recherches d'histoire. Il est né historien[50] à Rome sa qualité de Belge catholique lui a ouvert les Archives vaticanes. En 1823, il est de retour en Belgique et c'est alors qu'il rencontre Buonarroti. Il ne partage pas ses vues égalitaires; il les juge utopiques perce qu'elles ne tiennent pus compte de l'égoïsme foncier de la nature humaine; i1 n'est donc pas son disciple mais il est républicain et démocrate et c'est entre eux un trait d'union. Avant tout il s'intéresse à l'histoire et il voit en Buonarroti un personnage historique; il pense que le récit de la Conspiration doit trouver place dans les fastes de la Révolution. Je son côté, Buonarroti se souvient que lorsque Babeuf et Darthé ont été condamnés à mort il a juré de venger leur mémoire en publiant un récit exact de leurs intentions communes et de leu actes; près du terme de sa vie il veut s'acquitter de cette obligation mais, seul et à demi-aveugle, il ne le peut pas, alors De Potter apporte sa collaboration[51] ; il classe les matériaux, travaille à la rédaction, corrige les épreuves, finance en partie l'édition, travail de longue haleine qui n'aboutit qu'en 1828 lorsque parut à Bruxelles, à la Librairie Romantique, chez le Français Feuillet Dumus, la Conspiration pour l'égalité dite de Babeuf dont les deux volumes coûtaient six florins. Quel a été le tirage de cette première édition, rien ne permet de le dire.

En dehors de quelques critiques sur le fonds on peut reprocher au récit sa désolante sècheresse. Buonarroti est indifférent à tout sentiment, indifférent à la couleur, au pittoresque, au mouvement; il n’est pas un visuel, aussi son exposé, bien différent de celui d'Andryane, est-il morne. On ne voit pas vivre les personnages qu’il a connus et qu'il met en scène. C'est pourtant par ce livre qu'a été répandue la connaissance de la conspiration.

L'histoire des Égaux terminée, Buonarroti s'adresse à son ami. Teste établi maintenant à Paris comme libraire; il voudrait l'en-retenir d'un ouvrage qu'il se propose d'écrire et il a besoin de es conseils, aussi, en termes très aimables, lui demande-t-il de venir le voir à l'occasion d'un de ses voyages en Belgique; il lui arde de savourer le plaisir de cette visite. La rencontre a lieu

Septembre et Buonarroti expose son projet; il veut "faire quelque chose" pour mettre les vertus de Robespierre au plus grand jour mais il n'a pas les matériaux qui permettraient de bien connaître sa vie privée et sa vie antérieure. Il croit savoir qu'Éléonore Duplay se refuse à tout entretien à ce sujet; par contre, le serrurier Didier, autrefois très lié avec la famille Duplay, pourrait renseigner[52]. En juillet 1830 sa documentation n'était guère avancée lorsque la révolution orienta sa pensée dans une autre direction.

Les idées de Buonarroti sur Robespierre se trouvent de ce fait limitées à quelques pages, en partie dans la réponse au mémoire de Vadier, en partie dans les Observations sur Maximilien

---

[50] Van Turenhoud, Louis de Potter, Bruxelles 1946. Dans cette biographie, Turenhoud ne fait aucune mention de Buonarroti.

[51] Dans une lettre écrite à Bruxelles le 9 mai 1830 et adressée Mm Vadier, Buonarroti reconnaît cette participation de De Potter. Annales historiques de la révolution française, oct. Déc. 1971, p. 618.

[52] Buonarroti à Teste 6 août 1829, 26 juillet 1830. Saitta, op.cit. t. 2- p. 45 et 53. A partir de novembre 1829 Buonarroti tutoie Teste. Didier, dont Lenôtre écrit le nom Didiée, fut arrêté avec, les Égaux.

Robespierre[53]. Pouvait-il juger Robespierre sans évoquer la Terreur? Elle était nécessaire donc légitime, du moins est-ce ainsi que se prononcent ceux qui jugent dans l'abstrait, ceux qui ne veulent pas se placer au pied de l'échafaud pour voir les têtes tomber et le sang gicler. Buonarroti est de ceux-là. Le Tribunal Révolutionnaire, écrit-il, a prononcé un grand nombre de peines dont, en certaines crises, la vertu la plus pure reconnaît l'urgence et approuve la sévérité. Un autre toscan, Machiavel, en avait fait la remarque trois siècles plus tôt: "Quand il s'agit du salut de la Patrie entière on n'a pas à considérer si une chose est juste ou injuste, bienveillante ou cruelle, ou déshonorante mais, écartant tout autre propos, il faut prendre la décision qui sauve la vie de la Patrie et conserve sa liberté", ainsi l'essentiel est le salut de la Patrie et qu'importe que la chose soit juste eu injuste! M. Mathiez, peu suspect de sympathie pour le modérantisme, ne va pas si loin; il écrit: "Nécessaire, la Terreur était légitime, mais à une condition c'est qu'elle frit mise toute entière au service de la justice"[54]. Buonarroti savait à quoi s'en tenir sur la justice mise au service de la Révolution, aussi s'est-il efforcé d'innocenter Robespierre de tout le sang versé."Il n'exerça jamais aucun droit de proscrire ou de juger; il n'eut d'autre autorité que celle de la parole".[55] Pourtant, et Buonarroti ne pouvait l'ignorer, on trouve le signature de Robespierre accompagnée de quelques autres, au bas d'arrêtés du Comité de Salut public portant ordre d'arrestation et d'autre part, Robespierre l'a reconnu dans son discours du 8 thermidor, chargé momentanément de surveiller un bureau de police du Comité de Salut public, il avait provoqué une trentaine d'arrêtés soit pour la mise en liberté de patriotes persécutés, soit pour s'assurer de quelques ennemis de la révolution.

En 1828, Buonarroti découvre Saint-Simon. Presque inconnu de son vivant c'est après sa mort survenue en 1825 que Saint-Simon est devenu célèbre lorsque sa doctrine fut exposée et répandue par ses disciples en deux livres où abondent les idées neuves que Karl Marx reprendra plus tard à con compte[56].

Bien que contemporains, Buonarroti est né en 1751 et Saint-Simon en 1760, leurs idées ne sont pas d'un unie temps. Guidé par les réformateurs du XVIIIe siècle, Buonarroti s'inspire du passé quand, pour réformer la société.il Préconise avec les Égaux la suppression totale de la propriété et la mise en commun des terres, seule richesse d'avant la Révolution, signe de fortune et de puissance; son but, qui fut aussi celui de Rousseau et de kably, est de conduire l'humanité au bonheur par l'égalité dans la médiocrité, cette médiocrité qui caractérisait le monde rural sous l'ancien régime[57].

Saint-Simon rejette le passé. Il comprend que l'industrie qui vient de naître en Angleterre et qui s'étend en France[58] va transformer le monde; une civilisation nouvelle, la civilisation de l'industrie qui sera aussi ln civilisation du capitalisme, permettra à l'homme de sortir de la médiocrité en le dégageant de sa stagnation séculaire,

Bien plus important que la révolution politique ce bouleversement social, qui aurait pour effet de subalterniser le gouverne-merl à l'entreprise industrielle, rendait nécessaires des structures nouvelles. Celles que propose Saint-Simon ne sont pas fondées sur des principes abstraits mais sur des données positives, sur la connaissance scientifique. Le gouvernement appartient de droit à ceux qui savent; ils sont les plus essentiellement producteurs. Donc pas de rêverie philosophiques, pas d'utopie ; une politique positive. L'humanité s'organisera dans le travail sur la base non de l'égalité mais des capacités.

---

[53] Saitta, op. cit., t.2, p. 255 et 267.
[54] Mathiez, La politique de Robespierre et le 9 thermidor expliqués par Buonarroti, in annales révolutionnaires, oct-déc. 1910. Cet article tendancieux contient de nombreuses inexactitudes.
[55] Saitta, op.cit., t. 2, p. 274.
[56] Bazard, Enfantin,.Carnot, Doctrine de Saint-Simon- 2 vol. Paris 1830
[57] J.P. Rioux, La révolution industrielle 1780-1880. Paris 1971.
[58] Expliquer par la contre-réforme le retard de la France dans le développement industriel est une rêverie.

S'il a foi dans la science Saint-Simon comprend cependant que, bien qu'elle soit appelée à abolir la médiocrité, elle n'apportera pas automatiquement le bonheur à l'humanité. Il pressent le conflit entre industriels et prolétaires, entre employeurs et employés; à cette lutte de classe une seule digue, un système de morale, mais comment obliger l'homme à s'y soumettre? £n en faisant une obligation religieuse. Il fonde alors, peu avant sa mort, une religion, le nouveau christianisme qui repose sur la science, qui tient sa force de lu foi, dont les prêtres sont les savants.

Buonarroti comme Saint-Simon s'effraie de la révolution sociale qu'annonce le développement illimité de l'industrie riais il n'est pas économiste; de toute évidence il n'a pas lu les "Nouveau principes d'économie politique" de Sismondi publiés pourtant en 1819, aussi ne peut-il juger qu'en se plaçant sur le terrain moral "Je crois que la civilisation parfaite est un ordre rationnel de fraternité et d'amour qui ne me paraît guère conciliable avec cet extrême développement de l'industrie qui, combiné avec la propriété purement personnelle, ne peut être que le fruit de l'égoïsme, l'aliment de la vanité et la source de l'envie, de la haine et de la guerre"[59]. Comment substituer à l'égoïsme fondamental de l'homme cet ordre de fraternité et d'amour? Comment remplacer l'individu autonome sans autre règle que son intérêt par l'homme idéal, par l'homme social? II n'en voit pas le moyen; aussi s'engage-t-il sur une autre voie. Il voudrait que fût limitée l'expansion de l'activité humaine et, comme au temps de la conspiration, il pense que le bonheur est dans la modération des désirs, dans la stagnation, dans la médiocrité. Ainsi, par la limitation de la consommation serait réduite l'industrialisation. Il voit le danger de la concentration industrielle et indique le remède: plus de grandes villes! Elles sont le réceptacle de tous les vices. Il faut couvrir le pays de villages "ornés d'une immensité d'habitants heureux"[60].

Cette conception de l'avenir les communistes la condamne aujourd'hui; elle conduit au chômage. Leur idéal est que l'homme vive mieux, toujours mieux matériellement et moralement, dans une société permettant un véritable épanouissement de la personne humaine..

Buonarroti se plaît-il à Bruxelles? Parmi les anciens conventionnels il n'a pas d'amis. Teste est à Paris et De Potter, pour qui il a une grande affection, a été condamné en décembre 1828 à dix-huit mois de prison; le 16 avril 1830 il est banni. Ainsi le vide se fait autour du vieillard et son plus cher désir est de sortir de la solitude, de rentrer en France auprès de ses amis parisiens.

Dès le mois de septembre 1827 il a chargé un ami, Froussard de présenter requête en son nom au gouvernement présidé par Villèle. Impopulaire: très attaqué par la presse d'opposition, Villèle venait d'obtenir du roi le rétablissaient de la censure. Était-ce le moment de laisser rentrer le vieux démolisseur? Il ne répondit pas. Nouvelle démarche faite par Froussard le 19 juillet 1828; il supplie humblement Mgr le ministre secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur, Martignac; la condamnation de l'an III, demande-t-il, n'est-elle pas couverte par l'heureux évènement de la Restauration?[63] En conflit avec la Chambre, Martignac doit éviter tout ce qui pourrait être exploité contre lui; il ne peut autoriser le retour en France du révolutionnaire dont la profession de foi, la Conspiration des Égaux, parait précisément à ce moment en librairie.

Au mois d'août 1830 tout change; la monarchie légitime est renversée. Buonarroti déplore que ce soit au profit d'un prince la famille d'Orléans, cependant, le 4, i1 écrit à Teste à Paris: "L'heureuse révolution opérée par le courage du peuple parisien est arrivée comme un coup de foudre. Gloire éternelle aux braves qui ont conduit le peuple à la victoire.... C'est plus

---

[59] Saitta , op.cit., t.1, p.128.

[60] Buonarroti, op. cit. t.1, p.165. et t.2, p.152. Buonarroti exprime ici La pensée de Fourier qui condamnait la concentration des ouvriers dans les villes et préconisait l'établissement de nombreux petits centres industriels répandus sur tout le territoire.

[63] AN. F7 6331

que jamais le moment de joindre une ferme résolutoire à une grande prudence"[64]. Son parti est pris; il rentrera en France mais, auparavant, il s'adresse à Froussard. Déjà le 7 juillet il lui a écrit pour lui demander quelques petits services et il a terminé ainsi sa lettre: "Reçois mon ami chéri l'accolade la plus sincère et la plus tendre qu'on puisse donner. Tout à toi."[65]. Le 10 août, ce qu'il attend de Froussard est plus important: "Voici mon cher ami, ce qu'on pourrait faire pour moi sans me nommer. Il faudrait qu'on insérât dans l'acte oui sera probablement rendu pour rappeler le conventionnels proscrits et quelques autres condamnés, une phrase qui abolirait toutes les condamnations pour écrits, discours ou provocations révolutionnaires; cela me replacerait dans la jouissance de mes anciens droits. Peut-être pourrais-tu faire quelque chose dans ce sens-là; je compte sur ton amitié... Je t'embrasse sous peu je serai dans tes bras"[66]. Qui est donc ce personnage qui Buonarroti exprime, opportunément, des sentiments si affectueux.

Froussard serait, a-t-on supposé, le pseudonyme quelque peu ridicule de Félix le Péletier de Saint-Fargeau. Détenu à l'île Ré en application du senatus-consulte de 1801 qui frappait les républicains, il se peut qu'il ait connu là Oudet qui n'était encor que major et qui avait le commandement de la place. Évadé après deux ans de détention il se tient caché à l'étranger jusqu'en 18 puis, autorisé à rentrer en France, il est placé en résidence surveillée dans le département de la Seine-Inférieure. Pendant les Cent jours il prend position contre le retour des Bourbons, aussi, dès la seconde restauration, est-il banni. Il se retire alors en Belgique, puis en Allemagne et finit par obtenir de Charles X la permission de revenir à Paris. Est-ce lui le Froussard, ami très cher de Buonarroti? Ce n'est pas impossible; pourtant, un autre Froussard, qui reste à identifier, a réellement existé sous ce nom et selon Louis Blanc il a figuré parmi les défenseurs choisis par les accusés d'avril 1835[67].

Chapitre VI.

La révolution de Juillet

Buonarroti à Paris

Le 20 août, alors qu'à Paris tout est rentré dans l'ordre, Buonarroti passe la frontière. Valenciennes, le maire lui remet un passeport provisoire au nom de J.J. Raimond, rentier natif de Genève. I1 n'a pas été amnistié; il demeure donc condamné au bannissement à vie mais le gouvernement de Louis-Philippe à ce moment même ouvre les portes de la France à ceux qui ont été contraints de s'éloigner sous les régimes précédents. Il n'est donc pas en damier et il renonce bientôt à dissimuler son identité.

Vieillard épuisé, à demi-aveugle, il n'est plus en état de donner des leçons pour se procurer des ressources mais il a des amis. Toute sa vie il a su se f.ire et conserver des amitiés qui lui sont venues en aide dans les moments difficiles.

Dès son arrivée à Paris il est accueilli très généreusement Par René varie Voyer d'Argenson, un grand seigneur qui a accepté la Révolution et que la Révolution a accepté. Les sentiments démocratiques étaient de tradition chez les d'Argenson. Secrétaire d'État aux Affaires étrangères sous le règne de Louis XV, René Louis de Voyer marquis d'Argenson avait eu le courage de contester le principe de Richelieu que la gloire de l'autorité réside dans la dépendance servile. Il avait écrit un Traité de l'admission de la démocratie dans un État

[64] BN.NA. 20804. f.96. Saitta, op.cit., t.2, p.134. Cette lettre est signée Guérette.
[65] BN.NA. 20804.f.89. Saitta,op. cit., t.2, p.54.
[66] BN.NA.20804. f 100 (2). Saitta, op.cit., t.2, p.135. Cette lettre signée Laurent est adressée à M. Froussard chez M. Casimir Perrier rue du Luxembourg 27 à Paris.
[67] Louis Blanc op.cit. t. ach. VII, p. 505 et Onnis Rosa, article publié dans Rassegna storica del Risorgimento, anno LI, fascicule 4, oct. déc.1934.

monarchique, traité connu sous le nom de Constitution de la France, puis en 1764, après sa mort, étaient publics les considérations sur les gouvernements anciens et présents de la France. Dans le chapitre Plan de gouvernement, il expose les principes démocratiques: "On dira que les principes du présent traité favorables à la démocratie, vont à la destruction de la noblesse e on ne se trompera pas. Ce n'est pas là une objection...

Marc René d'argenson, avec moins d'envergure, se flatte lui aussi d'être démocrate. En

1809, il a servi l'Empire comme préfet des Deux-Nèthes en Belgique; sous la restauration il entre dans l'opposition, subventionne les républicains demande la liberté de la presse. La révolution de Juillet lui d ne en partie satisfaction; il regrette pourtant qu'elle n'ait apporté aucun avantage aux classes laborieuses. Bien que très riche il écrit en 1833 un libelle "Boutade d'un riche à sentiments populaires" qui est un sévère réquisitoire contre les nantis dont il est l'un des représentants les plus en vue. Dans cette boutade, lourde machine, pas la moindre tendance communautaire; rien d'autre que la mise en accusation des riches qui font les lois à leur profit. Il n'est pas un disciple de Buonarroti, cependant il est l'homme, le démocrate; il met à sa disposition un appartement et avec d'autres il vient à son aide. Parmi ces bienfaiteurs, Germain. Il est rentré en France en 1815 et un second mariage lui a procuré une large aisance qui lui permet de vivre bourgeoisement à Versailles.

Louis Blanc connaît à ce moment le patriarche des Egaux et il n'échappe pas à son attirance recherchée. Il remarque "la gravité de son maintien, l'autorité de sa parole toujours onctueuse quoique sévère, son visage noblement altéré par l'habitude de la méditation et une longue pratique de la vie, son vaste front, son regard plein de pensées, le fier dessin de ses lèvres accoutumées à la prudence"; il voit en lui un sage de l'ancienne Grèce, un sage admirable de sérénité dont les opinions, d'origine céleste, tendent à ramener parmi les hommes le culte de la fraternité évangélique; il loue ses qualités de cœur. C'est en effet sous cet aspect d'un sage de l'ancienne Grèce que se montre Buonarroti. Finies les exagérations du jacobin de 1793,finie l'apologie de la terreur qui n'est plus au goût du jour! Il ne veut plus être que l'apôtre de la fraternité. De nos jours, mais sous d'autres cieux, Mao l'a constaté: "Les hommes n'aiment pas porter la révolution toute leur vie".

Survivant de la conspiration des Egaux il est auréolé d'une certaine gloire, aussi figure-t-il parmi les nombreuses célébrités révolutionnaires dont David d'Angers a modelé l'effigie. Le statuaire le représente de profil et il semble qu'il ait voulu exprimer les caractères dominants de son modèle, la gravité, le calme. Fondue en bronze, cette effigie sera scellée plus tard sur la tombe de Buonarroti.

Avant les Journées de Juillet avait eu lieu à Paris une autre révolution dirigée celle-là contre les dogmes de l'art classique. Victor Hugo en était le symbole. Déjà, dans la préface de Cromwell, il avait écrit: "Révolution et romantisme sont solidaires".

Après la bataille d'Hernani (février 1830) on voit dans les groupe littéraires comme dans les groupes politiques deux partis, l'un ce lui des conservateurs, l'autre où se réunissent en diverses chapelles les jeunes, avides de liberté et qui veulent s'affranchir des règles consacrées. Aux écrivains se joignent alors les artistes, peintres, sculpteurs, musiciens,

Buonarroti a-t-il porté attention à cette révolution qui, comme la révolution politique, se proposait d'abattre ce qui restait de l'ancien régime ? Rien ne permet de le penser. Son passé de militant le portait ailleurs.

Il a retrouvé Charles Teste qu'il a bien connu en Belgique et qui est établi maintenant à Paris comme libraire, Teste "Conspirateur semi-séculaire et peu bruyant[68]. Homme probe et désintéressé.

C'est aussi à Paris que s'est retiré le grenoblois Joseph Rey amnistié en 1826 par Charles X[69]. Apôtre du système communautaire il a publié en 1828 une "Lettre sur le système de la

[68] La Hodde, Les sociétés secrètes, p.72.

coopération mutuelle et de la communauté de tous les biens d'après le plan de "Owen" la doctrine et l'organisation communautaires et il affirme qu'il doit être possible de les répendre en France en fondant de petites communautés qui, du fait même de leur réussite, se multiplieraient finiraient par couvrir tout le pays système valable sur les terres vierges d'Amérique, où cependant il a échoué, mais parfaitement irréalisable dans un pays où ne se trouve aucune parcelle qui ne soit solidement tenue en propriété. Buonarroti, à qui Rey fait part de ses idées, s'intéresse au système et se renseigne, puis, dans une lettre du 25 décembre 1830, alors que l'échec des communautés de New Harmony est définitif[70] et qu'Owen, découragé, est rentré en

En Angleterre, il expose à Rey ses impressions; elles sont vagues et ne font pas état des différences essentielles qui séparent le socialisme d'Owen du communisme des Égaux: "...Los principes d'Owen... ont fait de grands progrès aux États-Unis et il parait qu'on y conçoit fort bien les avantages qui résulteraient pour l'humanité de la communauté bien entendue et sagement établie. J'ai été enchanté de la peinture qu'on m'a faite du bonheur réel et de la parfaite fraternité qui régnaient dans ces communautés...". En terminant Buonarroti confie à Rey que Ille Wright, ".une des personnes qui l'ont renseigné, voudrait l'entretenir du désir qu'elle a de faire en France un essai de sa méthode d'éducation qui serait gratuite mais il faudrait pour commencer un capital qui serait remboursé plus tard avec le produit du travail en commun[71].

Lorsqu'il reçoit cet appel, Rey ne porte plus le même intérêt au système communautaire. Soutenu par Lafayette il est réintégré avec avancement dans la magistrature comme conseiller à la cour à Angers. Condamné à mort pour conspiration puis agitateur socialiste, il rend maintenant la justice au nom du roi Louis-Philippe.

Tandis que Louis Blanc voit en Buonarroti un sage tendant à ramener parmi les hommes le culte de la fraternité évangélique, d'autres, victimes de leur imagination, veulent qu'après 1830 il se soit fait à Paris le guide des conspirateurs et ils montrent l'un d'eux, Auguste Blanqui, venant boire avec avidité les paroles de l'égalitaire.

Il se peut, il est mène probable que dans les rares moments où i1 n'était pas emprisonné Blanqui ait connu Buonarroti; ils faisaient partie l'un et l'autre de l'association des Amis du Peuple; de là à laisser entendre qu'il a été inspiré par son enseignement il y a loin. Ces deux hommes n'étaient pas de la même trempe ni du même âge. Émeutier romantique, Blanqui recherche l'action violente, la lutte; il est courageux avec ostentation il se montre sur les barricades. Son âge explique en partie ce dynamisme; en 1830, il a vingt-cinq ans et déjà il a pris part à des échauffourées et a été blessé. A ce moment, Buonarroti, pur intellectuel, dont toute la vie s'est faite sous le signe de la prudence, est un vieillard très vénérable qui raconte la conspiration pour l'Égalité et dont l'action se réduit à quelques prises de position toutes verbales. Ces différences expliquent qu'il ne pouvait y avoir communion entre eux et de fait, dans ses écrits, Blanqui ne s'est pas souvenu de Buonarroti dont il ne cite même pas le nom.

La situation qu'a trouvée Buonarroti lorsqu'il est arrivé à Paris est à l'opposé de celle dont se réclamaient les Égaux. La victoire acquise par le peuple profite à d'autres. Après l'abdication de Charles X la haute bourgeoisie, la finance, sous la conduite de Lafitte plus que de Lafayette, s'est installée à la place vacante et elle a proclamé comme doctrine d'État le libéralisme, du libéralisme orthodoxe tel que l'a conçu Adam Smith, qui laisse à l'industrie toute liberté de s'enrichir. Revenu de bien des illusions Proudhon le constate: on avait tout essayé; il ne restait plus que le gouvernement des intérêts. Ultra pacifique et sans idéal le gouvernement

---

[69] Amnistié le 1er nov.1826, Rey fut placé pendant cinq ans sous la surveillance de la haute-police; il bénéficia d'une amnistie totale le 30 nov.1828.

[70] Cet échec était dû en grande partie au mauvais recrutement des membres des communautés, aventuriers, paresseux, ivrognes...pressés de passer de la communauté à la propriété privée.

[71] Bibl. centrale de Grenoble, Corresp. Rey.

de Juillet est un gouvernement d'économistes et il n'a qu'une ambition, très légitime, faire de la France un pays riche et prospère; il est indifférent à la répartition des riches ses, indifférent aux incidences humaines. Thiers, ministre en 1832 puis président du Conseil en 1836 et en 1840, est typiquement représentatif de ce régime. Il pose en principe que le droit de propriété est un fait constant, universel dans tous les temps et dans tous les pays, donc inattaquable et que ce droit n'est complet que si la propriété est transmissible par don ou héritage. Il peu en résulter des accumulations de richesses dont le spectacle blesse la vue de certaines gens mis qu'y faire? L'inégalité n'est-elle pas une loi de la nature ? [72] Il faut que l'homme qui travaille ait la faculté de devenir riche pour avoir un but à ses efforts, et en même temps il crée pour ses fils les loisirs de l'esprit, -in-si dans l'univers tout se tient...". -e malheur est que le développement rapide de l'industrie, s'il enrichit État et capitalistes, fait naître un prolétariat ouvrier de plus en plus nombreux, concentré en quelques grands centres et misérable donc facile à pousser cm désespoir, à la lutte de classe, à l'insurrection. A ces mal pourvus, s'ils se permettent de réclamer, Thiers ne voit qu'une réponse: "Souffrez, souffrez avec humilité, patience et espérance en regardant Dieu qui vous attend et vous récompensera"[73].

Le bonheur dans l'Au-delàs n'est pas ce qu'attendait le peuple; il le voulait sur cette terre. Il avait fait la révolution et le nouvel ordre de choses n'apportait à son sort aucune amélioration ni matérielle 'ni morale. Pour les ouvriers dès lors un seul but: refaire des journées de juillet oui cette fois conduiraient à une révolution non pas politique mais sociale. La première manifestation de cette volonté fut l'insurrection lyonnaise de. novembre 1831; bien qu'elle ait été rapidement écrasée elle doit être regardée comme le point de départ de l'émancipation des ouvriers. Buonarroti en a-t-il mesuré toute l'importance? Rien dans les écrits qu'il a laissés ne permet de le dire.

A partir de 1830, pour faire front au pouvoir bourgeois, les démocrates tentent de s'organiser. Les plus doués de sens politique comprennent la vanité des coups de forge et des attentats organisés par les sociétés secrètes; ils se proposent d'accroître le nombre de leurs partisans par une propagande intense exercée légalement et publiquement dans les milieux ouvriers et d'avoir ainsi non des multitudes amorphes mis une classe ayant conscience de ses droits et capable, du fait même de sa cohésion, d'entreprendre un mouvement collectif et d'accéder au pouvoir politique avec un programme de réformes sociales.

Apparaissent alors les associations politiques dont la raison d'être est de faire naître cette conscience de classe. La plus importante est l'association "Les amis du peuple" qui forme

l'aile gauche du parti républicain encore inorganisé. Pour en faire partie aucune initiation rituelle; une déclaration de patriotisme suffit : aucun secret; dans les premiers temps le public est admis aux réunions. Le but, établir la république; le moyen, la révolution. A la tête sont des personnages influents, Blanqui, Cavaignac, Trélat... pour la propagande l'association utilise la presse qui pénètre dans les milieux ouvriers et dont l'influence est devenue prépondérante. Le Tribune est le journal qui répand la doctrine des Amis du Peuple et qui dirige l'opposition contre le gouvernement.

Incapable de se dégager des sociétés secrètes Buonarroti n'a aucune confiance dans une conspiration qui se déroule en plein jour, qui publie chaque matin le nom de ses chefs, qui se recrute à la face du soleil[74]. Il juge qu'une telle association, bonne pou la propagande, risque d'être décapitée la veille du combat par l'arrestation des chefs. C'était vrai et il en fut souvent ainsi, mai d'un autre côté les sociétés secrètes, inspirées plus ou moins de la charbonnerie dans leur organisation, ne pénétraient pas jusqu'aux couches populaires, elles ne les associaient pas à une œuvre si commune puisque seuls les membres du grade supérieur,

[72] C'est ce que Nietzche proclamera en 1884 par la voix de Zarathoustra.
[73] Thiers de la propriété, Paris, 1848. p.22, 76, 432.
[74] Louis Blanc, op. cit., t.2, p. 230

bourgeois la plupart étaient initiés, aussi le jour du combat, si les chefs étaient là et ils n'y étaient pas toujours ils n'avaient pas de troupes.

Buonarroti ne pouvait ignorer cette cause de faiblesse que toute l'opposition dénonçait, pourtant il voulait être, selon l'expression de Louis Blanc, "le directeur suprême des mouvements mystérieux de la charbonnerie"[75] alors que la charbonnerie ne comptait plus dans les milieux où l'on conspirait; elle n'avait été pour rien dans les évènements de 1830[76]. Pour lui rendre vieil conçoit alors une nouvelle organisation, la charbonnerie réformée démocratique et universelle dont le but est le rattachement à un centre commun de tous les amis de 1' égalité. C'était déjà cette idée de regroupement, de centralisation qui avait inspiré le Monde dès 1832, il en met sur le papier le plan oui repose sur ce principe: tous les membres doivent obéir aveuglément à la vente suprême dont ils ne connaissent ni les membres ni les intentions. Cette charbonnerie réformée a-t-elle existé? A propos du carbonarisme postérieur à 1830,1'historien des sociétés secrètes La Hodde écrit: "...débris maigre et disloqué auquel l'ancienne réputation de Charles Teste et Buonarroti conservait à grand peine un reste d'existence"[77]. La lutte de classe exigeait d'autres méthodes.

Quelle fut donc, en dehors de la rédaction de plans qui tiennent une si grande place dans sa vie, l'activité de Buonarroti? Louis Blanc écrit: "Il faisait mouvoir bien des ressorts"[78]. Quels ressorts? Ici nous entrons dans le domaine des suppositions. Buonarroti n'agissait pas lui-même; il donnait ou refusait son adhésion, verbalement le plus souvent, si bien qu'il est rarement possible de dire avec certitude quelle position il a prise.

Pour la commodité de l'exposé et pour suivre autant que possible l'ordre chronologique on peut considérer que cette activité s'est manifestée sur trois plans, la révolution belge, l'unité italienne, l'affaire de mai 1835 où, pour la dernière fois, Buonarroti parait sur la scène politique.

La révolution belge

Buonarroti n'avait pas pris part aux Trois Glorieuses; il était à Bruxelles. Le 25 août 1830, lorsque débute la révolution belge, i1 est à Paris.

Le 27 septembre, s,'ns aucun secours extérieur, les Belges se libèrent à Bruxelles. Apparaît alors De Potter. Condamné à huit années de légalité nouvelle à la légalité ancienne il s'est retiré à Paris. Aux premières nouvelles de la révolte belge il est à Lille, tout près de la frontière; le il entre à Bruxelles où il est accueilli triomphalement comme le libérateur, le héros de l'indépendance. Il fait partie du gouvernement provisoire; ses amis le poussent à prendre le pouvoir et à retarder les élections jusqu'au moment où le peuple sera disposé à accepter un régime républicain.

A ce moment le roi de Prusse qui tient à maintenir l'union de la Belgique et de la Hollande menace d'envoyer une armée contre les Belges victorieux; il répond ainsi au désir des grandes puissances qui s'opposent à ce quo l'équilibre européen établi en 1815 soit rompu. Qu'allait faire Louis-Philippe? A peine monté su le trône il veut avant tout que sa dynastie soit reconnue, agrée ce qui l'oblige à se montrer prudent, à ne pas soutenir les révolutions, aussi n'engage-t-il pas la France mais au mois d'octobre il permet, il encourage même, l'enrôlement de plus de 2000 Parisiens qui allèrent se joindre à leurs frères de Belgique et participèrent à la libération d'Anvers. La Société des Amis du Peuple prit une part active à cette levée en ayant soin de choisir les volontaires parmi les démocrates. Le 6 octobre 1830, Buonarroti explique la situation à Charles Teste: "Mon cher ami. Il y a deux partis dans le gouvernement provisoire de

[75] Louis Blanc, op. cit., t. IV, p.182
[76] La Hodde, Histoire des sociétés secrètes...de 1830 à 1848, Paris 1850, p. 26.
[77] La Hodde op. cit., p. 145
[78] Louis Blanc, op. cit., t. IV, p. 182

la Belgique; veut la république et De Potter paraît en être le chef; l'autre demande la monarchie. Le premier rallie tous les hommes énergiques et capables; le second, composé d'industriels, de lâches et d'ouvriers trompés. Ce serait un coup de maître que de faire proclamer la république dans ce pays-là! C'est à quoi notre bon Henry travaille sans relâche[80]. Il demande, il prie, il conjure qu'on lui envoie promptement à Bruxelles une troupe de républicains résolus et capables qui se joignant à leurs semblables du pays, pourront pur leur éloquence, par leurs conseils et par leur courage faire pencher l balance de notre côté...". Le 26, nouvelle démarche instar te auprès de Teste; il insiste pour qu'une campagne de presse soi dans les journaux français et aussi pour que les jeunes gens envoyés en Belgique y créent des sociétés populaires qui prêcheraient la République, la Souveraineté du Peuple, et l'égalité[81]. Vains efforts. Comme l'écrira plus tard De Potter pour faire une république il faut avoir des républicains et il n'y en avait pas en Belgique[82]. Là comme en France le souvenir de la Terreur avait plaidé la cause de la royauté.

Lorsque Buonarroti renseigne ainsi son ami Teste le sort de la Belgique est réglé. Un Congrès national élu dans les premiers jours de novembre s'est prononcé et par 174 voix contre 13 il a décidé que la Belgique serait placée sous un gouvernement monarchique. Il restait à trouver un roi.

Fils aîné de Louis-Philippe, le duc de Nemours avait de nombreux partisans en Belgique mais son élection ne serait-elle pas regardée comme un moyen détourné d'unir la Belgique à la France? Le 28 novembre, en qualité de porte-parole des organes du parti national et populaire français Buonarroti exprime à De Potter son opinion à ce sujet: "...la réunion de la Belgique à la France nuirait aux progrès de la liberté parce qu'elle réveillerait chez les hommes libres de l'Europe et spécialement de l'Allemagne et de l'Italie la crainte des vues d'agrandissement et de conquête qu'on a tant reprochées à la France.

"Cette réunion nuirait à la Belgique parce qu'elle se trouverait par 14 soumise aux institutions françaises bien inférieures à celles que son Congrès vient de lui donner-malgré la faute qu'il a commise en repoussant la République.

"Elle nuirait aussi à la liberté de la France et conséquemment à la liberté générale parce qu'elle populariserait les chambres françaises et donnerait à l'aristocratie anglaise un moyen d'étouffer dans son pays le parti révolutionnaire et de pousser le peuple à faire la guerre à la révolution qui a éclaté en France e en Belgique..."[83].

Pour d'autres raisons, parce qu'il ne voulait pas heurter d front les grandes puissances, Louis-Philippe refusa de donner son agrément à la désignation du duc de Nemours et c'est finalement le prince Léopold de Saxe, beau-frère du duc de Kent, qui fut élu le 4 juin 1831; peu après, pour que l'équilibre avec la France soit rétabli, il épousa une fille de Louis-Philippe.

L'unité italienne

Reconstruire l'Italie romaine, un vieux rêve caressé à travers les siècles par quelques grands hommes qui se souviennent d'un passé glorieux. Pour les Français, l'unité italienne c'est autre chose elle suppose ln fin de la domination de l'Autriche sur le Milanais aussi, pour atteindre l'ennemi héréditaire dans une de ses plus riches provinces, le marquis d'Argenson a-t-il fait en 1745 le projet de libérer l'Italie et d'y établir une confédération d'États indépendants ayant une force armée commune sous commandement piémontais. C'était confier au Piémont

[80] Le bon Henry est probablement Henry Bonnias, secrétaire et ami de Voyer d'Argenson; il avait accompagné les volontaires des Amis du peuple.
[81] Saitta, op. cit., t.2, p.154
[82] De Potter à Charles Teste, 10 mars 1832.
[83] Van Turenhoudt, Louis de Potter, p. 181.

un pouvoir central et devant 1 méfiance des petits États l'idée n'aboutit pas. La situation nie plus la même en 1830. La formation d'un royaume d'Italie sous l'empire, en contraignant les États à vingt années de vie commune, a fait sentir aux Italiens que le temps était venu de renoncer patriotismes locaux, patriotismes d'antichambre écrira Stendhal[84] et de réaliser enfin leur unité nationale. Bien qu'ils n'en acceptent pas unanimement la conséquence, s'assembler sous un gouvernement fort et indépendant qui ne pouvait être que celui de la Maison de Savoie, l'idée leur est devenue familière et ils en discutent devant ces nouvelles données quelle va être l'attitude de Buonarroti?

Il s'oppose à toute organisation fédérative; elle laissera en place les multiples petits États et leurs princes, des scélérats.

Il ne veut pas non plus que l'Italie se donne un roi. Son idéal est l'union sous un régime démocratique.

Dès son retour en France il a pris contact avec les réfugiés italiens nombreux à Paris puis, lorsqu'ils ont fondé en janvier 1831 une junte libératrice, il a été l'un des trois membres du directoire secret. Il a donc connu du commencement à la fin la première expédition de Savoie, une expédition manquée. Quelques réfugiés, encouragés par Lafayette qui leur laissait espérer l'aide de la France, avaient projeté de s'emparer par la force de la Savoie. Doublement française par sa situation géographique et par la langue, la Savoie avait été rattachée en 1815 au Piémont; il fallait y envoyer des forces armées, l'occuper et proclamer sa réunion à la France. En même temps un soulèvement aurait lieu à Turin. L'Autriche interviendrait et ce serait la guerre. De la victoire dépendrait le sort de l'Italie. Lyon est alors choisi comme centre d'opérations; un bataillon de volontaires y est organisé et armé ouvertement, au grand jour. Le préfet laisse faire. A Paris le Comité central italien lance une proclamation de style 1793: "lie tombent les trônes, que se brisent les couronnes et que sur leurs ruines surgis se la République une et indivisible des Alpes à la mer"[85]. Dans la nuit du 24 au 25 février 1831, un millier d'hommes tout au plus se mettent en marche. Ils n'avaient pas dépassé Meximieux qu'ils étaient rejoints par les dragons lancés à leur poursuite et contraints de se disperser. Louis-Philippe ne s'était pas laissé entraîner. Il s'inquiétait du développement de la politique autrichienne en Italie. Mais il ne lui était pas permis de soutenir un mouvement révolutionnaire.

Le rôle de Buonarroti dans cette affaire est équivoque. Approuvé et même participé comme l'écrit un éminent historien, Fernand Rude[86], ou bien, comme tend à le démontrer, Armando Saitta, s'est-il tenu à l'écart parce que l'opération ne répondait pas à ce qu'il désirait? Que désirait-il? En 1796 il avait écrit: "J'invite le gouvernement français à seconder par tous les moyens la révolution d'Italie, où il y u tant de dispositions à la liberté... J'ai dit que le Directoire exécutif est obligé d'employer les moyens qui sont en son pouvoir pour détruire les gouvernements qui nous font la guerre; j'ajoute que cotte obligation est d'autant plus positive quel: son exécution est de la plus grande facilité et que tout annonce le vœu du peuple italien pour là liberté, Les preuves de cette facilité et de ce vœu sont dans les mouvements qui, depuis la révolution, ont éclaté dans toutes les parties de l'Italie[87]…" Alors pourquoi ce recul au moment de l'action? Il expliquera après l'échec qu'il n'avait pas approuvé l'affaire préparée à Lyon parce qu'elle comportait de trop grands risques et ne pouvait aboutir qu'à livrer des victimes à la tyrannie.

Lorsque les forces rassemblées à Lyon s'étaient mises en marche, Mazzini contraint à l'exil venait d'arriver à Genève; il se porto aussitôt au-devant des volontaires. La libération de l'Italie est le but, le seul but de sa vie; il y consacre toutes ses forces et son combat est le même que celui de Buonarroti mais entre eux une différence d'âge Mazzini est né en 180, des

---

[84] Stendhal, de l'amour, ch. XLIX.
[85] la Cecilia, Memorie storiche politiche,vol. 1, p.141 et suiv.
[86] F. Rude. La première expédition de Savoie. Revue historique, 1940.
[87] La paix perpétuelle avec les rois, in Saitta, op. cit., t.2, p.238

divergences de doctrine et de méthode, des différences de tempérament, sans doute aussi des blessures d'amour-propre.

Éclairé par la révolution de juillet que le peuple avait si faire sans le secours d'aucune société secrète, Mazzini bien qu'initié à la charbonnerie regarde comme inefficaces et périmées se méthodes; il déclare que ses rites sont ridicules et par cette attitude il offense Buonarroti qui, à ce moment meure, s'efforce de rendre vie à la vieille société secrète en créant une charbonnerie réformée. Son plan est d'amener à lui les masses et non pas quelques individus, les jeunes et non les vieilles perruques. Il pense comme Buonarroti qu'il existe en Italie une volonté d'affranchissement mais, profondément romantique, il se sépare de lui en proclamant qu'à son appel les patriotes se lèveront et qu'avec eux seuls il parviendra à édifier une grande nation libre, forte, indépendante.

Marseille où il s'est retiré après l'avortement du mouvement sur la Savoie est le centre de sa propagande. Les émigrés italiens provenant des divers États de lu péninsule y sont nombreux; c'est sur eux qu'il s'appuie. En juillet-août 1831 il fonde un comité dit Club italien chargé de répandre en Italie les idées de libération et d'indépendance; il se propose d'y faire naître le senti-:lent national plutôt qu'une orientation politique qui eût été prématurée. Sa devise est: pensée et action. Il juge que la pensée ne doit pas demeurer clans le cerveau sous la forme de théories abstraites; elle doit s'extérioriser et devenir action. Autant de conceptions qui se heurtent, les unes aux principes démocratiques très rigides de Buonarroti, les autres à sa grande prudence. Les jeunes par contre se montrent pleins d'enthousiasme devant ces perspectives d'action. Pour soutenir leur moral il fait paraître alors, avec deux associés, une sorte de prospectus périodique puis, en mars 1832, un journal bimensuel "Giovine Italia". Comme l'écrit Louis Blanc à l'épée de conspirateur il joint la plume du journaliste et dans ses articles de propagande il proclame que c'est sur les champs de bataille et non dans des réunions clandestines que les peuples d'Italie veulent combattre leurs oppresseurs. La victoire acquise, l'Italie serait placée sous un régime républicain et le peuple souverain se prononcerait sur les termes d'une constitution[88].

Buonarroti, quant à lui, ne se départit pas de sa prudence habituelle et de ses principes venus de Robespierre. Il ne voit qu'illusions et présomption dans le programme de Mazzini; il comprend que la libération de l'Italie ne peut se faire sans l'aide de la France et qu'au surplus elle n'est souhaitable que si elle permet d'établir une dictature qui conduira le peuple à l'égalité réelle. Il ne fait plus partie de la junte libératrice parisienne dont l'action était paralysée par les dissensions internes, aussi, afin de garder la direction des réfugiés italiens, fonde-t-il à Paris une association secrète, les Veri Italiani, dont le nom à lui seul est une déclaration de guerre; ne laisse-t-il pas entendre que les membres de la Giovine Italia ne sont pas de vrais Italiens

Pour éviter d'en venir à une rupture qui eût été désastreuse pour la cause commune un accord de fraternisation est conclu le 29 septembre 1832; il est convenu qu'un statut déterminant le futur régime politique et social applicable à l'Italie sera établi. Buonarroti en est le rédacteur et dans le projet qu'il élabore il propose une dictature provisoire conduisant à l'égalité. Mazzini s'oppose à toute restriction de la souveraineté du peuple, cependant, au mois de juin 1833 il accepte de faire paraître dans Giovine Italia un article de Buonarroti, signé Camille, "Del governo d'un popolo in rivolta per conseguire la Libertà". Le vieux militant déclare d'entrée dans ce texte que l'organisation d'un peuple qui jouit de la liberté et veut la conserver est différente de celle d'un peuple en révolution pour conquérir cette liberté. Il admet qu'une fois ln république solidement établie, le gouvernement ne doit être que l'expression de la souveraineté populaire mais tant que dure la révolution le pouvoir appelé à conduire le peuple de la servitude à la liberté ne peut être constitué de la même façon parce qu'il est appelé à faire face à des difficultés différentes. Son but est d'abord d'écarter les obstacles sans cependant

[88] Salvo Mastelloni Mazzini à la Giovine Italia. Pisa, 1960, t.1, P.125

exerce la tyrannie, puis de rédiger une constitution à soumettre ensuite à la sanction du peuple, enfin de créer les nouveaux organismes d'ordre politique, militaire, économique ainsi que les institutions d'enseignement public. Il faut, pense Buonarroti, que ce pouvoir soit composé de démocrates vertueux, digne et d'intelligence forte bien informés du but à atteindre; la durée de leur mandat sera limitée afin d'écarter tout danger de tyrannie. Les hommes qui auront à conduire la nation devront être en petit nombre pour qu'il y ait unité de vue et d'action, vigueur et rapidité; le mieux serait même de confier le pouvoir à un seul. Tout cela n'empêcherait pas le pouvoir provisoire d'être inefficace, stérile, s'il n'était approuvé et soutenu par la majeure partie de la population; aussi le peuple devra-t-il être mis en confiance par des déclarations publiques et solennelles; l'état d'esprit sera ainsi préparé dès avant la révolution par les sociétés secrètes qui auront choisi les hommes les plus aptes au gouvernement révolutionnaire et dirigé le choix populaire sans l'imposer ouvertement car "il est bon et peut-titre indispensable que le peuple paraisse élire de son propre mouvement afin que l'autorité révolutionnaire trouve en lui un soutien[89]".

En ces quelques lignes sont condensées les idées politiques de Buonarroti inchangées depuis la conspiration des Égaux et inspirées de la dictature de Robespierre quelque peu atténuée.

Mazzini voit les choses autrement parce que la situation en Italie est différente de celle de la Franco de 89, aussi fait-il suivre l'article de Buonarroti d'un long commentaire. Il juge que les ennemis de l'intérieur ne sont pas à craindre et que, s'ils n'étaient protégés par l'armée autrichienne, leur force serait nulle. La terreur n'est donc pas nécessaire. Elle l'était en France, Mazzini le reconnaît, lorsque le mouvement révolutionnaire a été en butte aux attaques des prêtres, des nobles, lorsqu'il a dû se défendre Contre les armées étrangères, lorsqu'il a été obligé de prendre position dans la guerre civile..., et cette terreur nécessaire a jeté la malédiction sur les hommes de la Convention.

Sur un autre point le désaccord est total. Mazzini s'oppose absolument à la dictature confiée à un seul parce que chez un peuple accoutumé à la servitude elle serait dangereuse, parce qu’il serait difficile de découvrir l'homme le plus méritant, parce qu'elle permettrait au premier militaire victorieux de s'emparer du pouvoir. Il verrait plus volontiers la dictature provisoire exercée par une assemblée où figurerait un représentant de chaque grande fraction de l'Italie insurgée.

Ces prises de position mettaient fin définitivement et publiquement à l'accord de fraternisation. Désormais entre los deux chefs de parti plus d'action commune. Parce qu'il craint l'échec de l'insurrection autant qu'un succès qui aboutirait à une république bourgeoise ou à la monarchie, Buonarroti fulmine contre la Giovine Italien et il défend aux Veri Italiani de prendre part aux entreprises de Mazzini. Celui-ci, jeune, imaginatif, présomptueux n’a pas le sens du possible. Il veut agir mais en France il ne le peu pas, alors, en janvier 1834, i1 passe en Suisse où il rassemble les Phalanges de la Liberté, composées en grande partie de réfugiés polonais; i1 les lance sur la Savoie et là ces soldats de fortune conduits par un général fantoche, traître peut-être, se débandent avant que l'adversaire se soit montré. Jeune Italie ne survécut pas à cette honteuse aventure; quant aux Veri Italiani qui n'existaient que par opposition, ils n'avaient plus de raison d'être ils disparurent discrètement.

C'est Buonarroti, il faut le reconnaître, qui avait raison lorsqu'il disait que l'indépendance de l'Italie et son unité ne pouvaient se faire sans l'aide militaire de la France; la suite des évènements l'a prouvé. Il reste cependant que par ses actes, si désordonnés qu'ils aient été, par le retentissement qu'ils ont eu et surtout par la propagande faite auprès des jeunes, Mazzini a amené les Italiens à prendre conscience de leur unité nationale mieux que ne pouvaient le faire les conciliabules à huis clos des sociétés secrètes; il a obligé ainsi les grandes

[89] Buonarroti, Programme pour une révolution in Saitta, op.cit., t. 2 p. 138.

puissances à regarder l'indépendance et l'unité italiennes comme des éventualités dont leur politique étrangère devait tenir compte.

L'affaire de mai 1835

En 1832 la société des Amis du Peuple a déjà une section dite des Droits de l'homme, composée des républicains les plus capables. C'est cette section qui devient le noyau de l'association des Droits de l'Homme fondée au début de l'année suivante, une machine à émeutes écrit La odde. Son organisation est légale; elle est composée de sections de vingt membres au plus et chaque section porte un nom particulier ce qui permet de la regarder comme une association distincte. Tout est donc régulier nu nom de la loi. Le Comité directeur élu par les représentants des sections comprend onze membres; parmi eux, au mois de novembre 1833, Voyer d'Argenson et Cavaignac. Il se peut que par d'Argenson Buonarroti ait eu quelque influence sur les tendances de réassociation. Au nombre des écrits qu'elle a mis en circulation il en est un, en effet, intitulé "de l'Égalité" où sont exposés les principes communautaires: l'État est maître de tous les biens des citoyens; il protège la paisible jouissance des possesseurs qui en ont le dépôt et non la propriété. Par l'impôt progressif, par les lois somptuaires, il doit rapprocher les extrêmes, faire disparaître à la fois les opulents et les gueux...[90]

Éclairés par l'insurrection des ouvriers lyonnais de novembre 1831, les Amis du Peuple entendent parvenir au pouvoir par l'insurrection, le pouvoir n'étant pour eux qu'un moyen; ils veulent faire une révolution non pas seulement politique mais sociale; dans-la société nouvelle qu'ils rêvent de construire le peuple sera compté pour quelque chose, la répartition des biens entre patrons et ouvriers se fera sur des bases équitables.

Grâce à une propagande intense et très habile l'association a très vite pris une grande extension à Paris et en province, à Lyon surtout où le classe ouvrière commence à s'organiser et où elle rejette le carbonarisme parce qu'elle veut décider elle-même de son propre destin. Dès le milieu de l'année 1833,1a plupart des sociétés à tendance démocratique ont fusionné avec elle. Déjà est annoncée la conquête du pouvoir: "Citoyens, l'Europe révolutionnaire est dans la France; la France est dans Paris.; ce qu'il y a de plus énergique et de plus dévoué à Paris se trouve ou se trouvera. bien-têt dans la société des Droits de l'Homme"[91]. Le gouvernement n'ignore rien de cette situation pleine de périls ritals peut-il agir contre les sociétés politiques en général et particulièrement contre la société des Droits de l'homme alors que leur organisation est conforme à la loi et que leur comportement est assez prudent pour ne pas justifier des poursuites? Avant d'engager le combat il veut mettre le droit de son côté. Il fait voter le 10 avril 1834 une loi qui permet de poursuivre non seulement les associations mais les fractions d'association, qui frappe non seulement les chefs mais tous les membres, qui rend compétents pour juger les contrevenants les tribunaux correctionnels et non plus le jury.

Cette nouvelle réglementation n'était pas encore votée que déjà la société des Droits de l'homme avait pris position. Dans une circulaire adressée le 20 mars au Comité de la société à Lyon le comité de Paris écrit: "On s'accorde généralement à penser que la loi sur les associations aura pour résultat de détruire la société des Droits de l'homme, ou de la rendre secrète"[92]. Effectivement, tandis que les associations déclarées devaient se dissoudre, reparaissaient les sociétés secrètes et avec elles les insurrections, locales donc inefficaces, à Lyon d'abord, puis à Paris, à Saint-Etienne, à Châlons-sur-Marne, à Clermont-Ferrand, à Grenoble,.. .

Comme il était évident que tous ces mouvements insurrectionnels ne formaient qu'un seul complot inspiré par l'association des Droits de l'homme, le gouvernement prit le parti de

[90] Moniteur du 11 mai 1835.Compte-rendu de l'audience de la Chambre des Pairs du 9 mai.
[91] Moniteur du 11 mai 1835
[92] Moniteur du 13 mai 1835

réunir toutes les causes en une seule affaire qui fut portée devant la Chambre 04 des Pairs. Le 5 mai 1835 s'ouvre le procès; cent vingt et un membres de l'association sont au banc des accusés. Voyer d'Argenson, retiré du Comité directeur vers la fin de 1833, n'était pas avec eux, ce qui permit à Louis Blanc d'écrire qu'il devait "à sa haute position et à ses brillantes alliances de n'être pas impliqué dans un complot dont on rejetait la responsabilité sur un si grand nombre de ses amis"[93]. Il avait pour gendre le baron de Lascours, pair de France, qu'il ne fallait pas compromettre. Bien qu'il n'eut cessé depuis quarante ans de prêcher l'insurrection, Buonarroti n'avait pris aucune part directe aux évènements qui justifiaient les poursuites; au contraire, lors des émeutes de Lyon en 1834, il avait adressé à la section locale des Droits de l'homme une lettre "Admirable d'énergie et de sagesse. La prudence et la modération y étaient recommandées comme les vertus les plus nécessaires aux républicains"[94]. Il ne fut pas inquiété.

Dès la première .audience les accusés demandent qu'il leur soit permis de choisir leurs défenseurs parmi les personnalités non inscrites nu tableau des avocats; ils présentent une liste de treize noms, Voyer d'Argenson, Lamannais, Trélat, Armand Carrel,.... Sur cette liste le nom de Buonarroti ne figure pas. La Cour délibère et rejette la demande; le code d'instruction criminelle fait obligation de prendre pour conseils des avocats inscrits.[95]

Coup de théâtre le 12 mai lors que l'on n'en était encore qu'à l'exposé des faits. Il est donné lecture d'une lettre collective adressée "aux prisonniers d'avril". Publiée le 11 à la fois dans la Tribune et dans le Réformateur, elle contient à l'égard des Pairs une appréciation injurieuse. Parmi les signataires Armand Carrel Saint-Simon, Auguste Comte Raspail, Lamennais, Blanqui, Trélat,... et aussi Voyer d'Argenson et Buonarroti. La Chambre des Pairs juge qu'il s'agit là d'une affaire connexe au procès principal et décide le 13 mai que ceux qui ont signé la lettre ainsi que ceux qui l'ont publiée seront cités à comparaître pour avoir à s'expliquer. Les premiers, à l'exception de Trélat qui réserve sa réponse, affirment qu'ils n'ont pas donné leur signature, que ln lettre est un faux[96]. La Chambre des Pairs estime alors qu'il est juste de statuer sans plus attendre sur le sort de ceux dont l'attitude a levé tous les doutes et elle rend un arrêt qui renvoie des fins de la citation Voyer d'Argenson, Buonarroti, Blanqui, Carrel,… Le 3 juin, dix autres accusés sont mis hors de cause. Finalement; le 4, Trélat, "un homme bon et sympathique, très propre à l'emploi de médecin de vieilles femmes qu'il remplit à la Salpetrière"[97], est reconnu comme l'auteur de la lettre. Devant la Chambre des Pairs il proclame pour sa défense le droit de propagande: "Le temps des charbonneries et celui des sociétés secrètes est passé; chacun à l'heure qu'il est agit à la face du Ciel; le plus puissant moyen d'action est la publicité..."[98]. Condamné à trois ans de prison et 10000 francs d'amende, il disparut de la scène politique jusqu'en 1848 et fut alors ministre des travaux publics. Le gérant de la Tribune et le gérant du Réformateur se virent infliger chacun un mois de prison et 10000 francs d'amende.

Cette affaire connexe réglée, les débats sur le procès principal se poursuivent, interminablement. Le 17 juillet, l'un des avocats, Jules Favrer a la parole; il montre la population ouvrière courbée sur un travail ingrat, écrasée d'impôts, et il en vient par on ne sait quelle transition à comparer Napoléon et Robespierre qui ont employé l'un et l'autre le système de force, l'un mort glorifié, l'autre exécré après quelques mois de dictature bourgeoise, le premier canonnant en plein soleil ses ennemis, l'autre les faisant passer par une audience[99].

---

[93] Louis blanc, op. cit. t.4, ch.V, p.283
[94] Louis blanc, op. cit. t.4, ch.V, p. Cette lettre signée Maximilien n'a pas été retrouvée.
[95] Moniteur du 5 mai.
[96] La protestation de Buonarroti est à la BN. 20863. f. 240.Elle est, adressée aux défenseurs et conseils des accusés d'avril et datée du 22 mai.
[97] La Hodde, op. cit. p. 51,Trélat avait été chirurgien militaire sous l'Empire.
[98] Discours devant la Ch. des Pairs 11 juin 1835, BN. 8 Lb 51 4839
[99] Moniteur du 17 juillet 1835, p. 1734

Le 13 août est enfin prononcé le jugement; sept des accusés sont condamnés à la déportation; quelques autres à des peines de prison.

Chapitre VII.

La fin

Solitude

Lorsque son nom est prononcé sans qu'il l'ait voulu dans le procès qui met en cause l'association des Droits de l'homme, Buonarroti n'est plus en état de tenir un rôle politique. Un portrait peint par Jeanron et conservé au Musée du Louvre le montre tordu par le mal; dans son regard l'inquiétude de l'homme qui s'interroge sur son destin. Aucune sérénité; plutôt de l'angoisse.

Sa campagne, Sarah Desbains, est malade et il a besoin de réconfort; alors dans son désarroi, avec une rare inconscience, c'est à Teresa qu'il s'adresse. Il lui écrit et dans toutes ses lettres c'est le meure leitmotiv; il veut la voir, il veut l'embrasser; pourtant, répond-elle le 10 septembre 1834, vous m'avez abandonnée pour une charogne; elle voudrait mourir mais il lui déplairait "que cette vipère se réjouît"[100].

Depuis les premiers jours de 1835 il n'habite plus chez Voyer d'Argenson;i1 est allé loger au quatrième étage d'une maison dont les locataires sont de pauvres gens. Sarah souffre de l'inconfort et des privations; elle meurt le 20 avril 1835. Accablé, il informe Teresa; il lui fait part de sa grande douleur mais devant la mort de la rivale l'Italienne reste implacable: "La Providence m'a "donné la Consolation de la voir partir avant moi et en vérité, je vous le dis, sa mort m'a fait plaisir". Il insiste, il gémit sur son Propre sort, il se plaint de sa solitude. Elle réplique: "Vous vous lamentez parce que vous. Ne trouvez plus âme qui vive pour vous réconforter. Ah! Buonarroti, laissez-moi le dire avec raison, je n'a personne. Si mon parcours vous est nécessaire vous l'avez parce que du jour où je vous ai dit je t'aime je vous ai toujours aimé et si cela n'avait pas été j'aurais été plus heureuse". Un peu plus tard répondant à une lettre qui comme les précédentes, n'a pas été trouvée, elle lui reproche son mauvais caractère: "Ceux qui ne pensent pas comme vous sont des aristocrates".

Sur le seuil de la tombe le vieux militant n'est qu'amertume et Teresa qui reçoit ses confidence ne sait que lui dire pour l'arracher à sa détresse: Vous vous plaignez sans cesse que vous n'êtes pas content d'esprit, que rien ne satisfasse votre cœur ni n'efface le trouble oui l'encombre"[101]. Comme tous ceux que ronge un tourment, oral il voudrait aller ailleurs pour se délivrer de son Deal; il a pensé un moment retourner à Genève, à Bruxelles, puis il renonce, il a espéré aussi que Teresa viendrait le rejoindre. Le 31 août 1835 Fazy lui déconseille d'aller à Genève où, vu le peu de générosité des gouvernements suisses, il lui serait difficile de se tirer d'affaire. "Écris-moi, mon bon ami, si tu as pu t'arranger à trouver quelqu'un qui prenne soin de ton petit ménage. C'est chose difficile à Paris et l'âge avancé de ta femme "elle a 77 ans ne lui permet sans doute plus de rompre ses habitudes pour aller te soigner"[102]. Il lui offre de l'aider pécuniairement et Teresa elle-même veut lui envoyer de l'argent; il refuse.

Après la mort de Sarah il est retourné dans le logement mis à sa disposition par d'Argenson, ainsi, à l'approche de sa fin accepte-t-il l'hospitalité d'un grand seigneur libéral comme l'avait fait Rousseau et, comme lui, pourrait-il écrire: "Me voici seul sur la terre,

---

[100] BN. 20804 classé à sa date.

[101] Pia Onnis Rosa Teresa Poggi nella vita di Filippo Buonarroti in movimento opernio e socialista, janv.-juin 1968.

[102] Vuillaumier. Buonarroti et les sociétés secrètes à Genève. Annales historiques de la Révolution française. juillet-sept.1970.

n’ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même"[103]. Mais cette solitude toute sa vie le sensible Rousseau l'a recherchée; elle a été pour lui une source de méditations, de rêveries, -Les rêveries du promeneur solitaire-. Toute différente la vie de Buonarroti s'est passée dans les associations, dans les sociétés secrètes; il a toujours été l'homme d'un groupe, d’un parti. La solitude le laisse désemparé; plus rien ne l'intéresse que ses difficultés domestiques.

Il reçoit quelques visiteurs curieux d'entendre ce vieillard qui a connu les hommes de la Révolution et de l'Empire. En 1836, ce sont les deux frères de Tourguénev qui viennent le voir et qui l'écoutent: "Le vieillard Buonarroti a déjeuné chez nous. Il est une chronique vivante du dernier siècle. Il caractérise à merveille de nombreuses personnes et il raconte des détails peu connus sur les évènements et les personnes...". Il contait mieux qu'il n'écrivait.

L'année suivante, le 3 janvier, Félix Lepelletier meurt; c’est un de ses amis les plus chers qui disparaît. Peu après, sans que l'on sache pourquoi.il décide brusquement de ne pas rester chez d'Argenson. Teresa est peinée de voir qu'il est déjà "en bise-bille d’opinion" avec son hôte. Le 25 avril elle lui écrit: "Si je peux vous donner un conseil je vous dirai de rester aux côtés de l'ami qui vous donne de quoi vivre et qui vous donne en outre de quoi changer de chemise". A ce moment, Buonarroti est à bout de forces; il a des syncopes, le cœur lâche. Déjà la flamme de l'intelligence est éteinte lorsqu'il cesse de vivre le 16 septembre 1837.Quelques instants avant sa fin il avait dit avec l'accent d'une piété profonde: "Je vais aller rejoindre bientôt les hommes vertueux qui nous ont donné de si bons exemples"[104].

Teresa ne connaît pas encore sa mort quand, le 18, elle lui écrit de Genève; elle est épuisée, sa main droite tremble et sa vue de l'œil gauche s'affaiblit de plus en plus. "En somme il ne me reste plus que la mémoire que je voudrais perdre pour ne plus penser à mes misères passées". C'est vers elle que va notre pitié.

DEVANT L’HISTOIRE

Buonarroti mort, des amis nombreux accompagnèrent son cercueil au cimetière de Montmartre et là Trélat prononça quelques paroles devant la tombe du Vieux de la montagne. Sur l'initiative de Charles Teste fut érigée un peu plus tard une stèle. Le nom de Buonarroti et les dates qui s'y trouvaient sont aujourd'hui à demi effacées par le temps; seul demeure intact, coulé en bronze, le médaillon modelé par David d'Algers.

Dans la presse de gauche quelques articles où la louange l’emportent sur la vérité. C'est d'abord au Radical du 24 septembre que paraît un résumé des grands évènements auxquels a pris part Buonarroti. L'auteur, Francinetti, déclare d'entrée que les renseignements qu'il donne sont d'autant plus intéressants qu'il les tient de la bouche même de Buonarroti. Il écrit ensuite qu'après le 13 brumaire alors que le condamné de la Haute Cour était détenu au fort de l'île Pelée, on l'engage à demander sa grâce au Premier Consul. Tout fut inutile; il refusa cette humiliation. Courroucé par cette résistance Bonaparte le fit alors confiner à Sospel. Le reste est à l'avenant.

L'article d'Hauréau publié dans le Journal du Peuple du ter octobre repose dans son ensemble sur une documentation plus solide. Un y lit cependant le récit d'une première mission en Sardaigne dont aurait été chargé Buonarroti avant l'arrivée de la flotte française; les révolutionnaires corses l'avaient choisi "pour aller préparer les esprits à l'arrivée des Français et concilier les insulaires aux libérateurs que leur envoyait la Convention. Il partit, acceptant de grand cœur cette mission périlleuse, il partit seul, sans ressources, véritable apôtre de la

[103] Rousseau, Les rêveries du promeneur solitaire. Première promenade.
[104] Trélat, Notice biographique sur Buonetrotti (sic) Epinal, juin 1838.

liberté... Les Sardes lui firent bon accueil...". Cette première mission, i1 faut bien le dire, est purement imaginaire.

Au mois de juin 1838, Trélat fit paraître à Epinal une mince brochure de seize pages "Notice biographique sur Buonarroti "où il reprend sans examen, en l'augmentant remède quelques erreurs le même de Francinetti: "Monarroti n'a jamais rien demandé ni adressé aucune plainte -au pouvoir". Il loue son courage, sa bonté, sa tendresse pour ses amis. Il ne va cependant pas jusqu'à dire comme il est d'usage en de telles circonstances: il fut bon époux, bon père.

Le temps des panégyriques est passé. Buonarroti est aujourd'hui devant l'histoire et, admettant avec Rousseau qui "on n'est point obligé de faire de l'homme un philosophe avant que d'en faire un homme"[105], je me suis efforcé d'y placer non pas son idéologie maintes fois analysée mais l'homme, en montrant ses actes et .autant que possible, sans m'aventurer dans l'abîme de la psychanalyse, les mobiles qui les ont inspirés. Ils font apparaître un personnage très complexe.

Venu d'un milieu aristocratique Buonarroti a passé toute sa vie dans la pauvreté/sans affectation, par dédain du confort, par dédain de la richesse qui permet de se le procurer, ne demandant -car il n'a cessé de demander- que le strict nécessaire. Peut-être cette pauvreté était-elle aussi, plus ou moins consciemment un refus de se conformer aux traditions familiales.

Opposant dès sa jeunesse, il est en effet poussé par ce côté acquis de son caractère vers la révolte; vers la révolution. Toscan il est aussi de naissance, un artiste, un musicien qui compose, En 1793 on le voit très jacobin, très actif dans les fonctions qu'il exerce au nom du gouvernement révolutionnaire. Plus tard, idéaliste égalitaire inspiré par Babeuf, i1 cesse définitivement d'être un homme d'action. Penseur, toute sa pensée se fixe sur le principe d'égalité; sans n’y ajouter aucune idée personnelle il s'efforce de le répandre et conserve .par là une certaine importance dans les sociétés secrètes où il se fait l'apôtre de la révolution sociale, une révolution ayant pour point de départ l'insurrection armée. En même temps le poète qui côtoie en lui le révolutionnaire écrit une pastorale dont il compose la musique.

Par son dénuement voulu, par la doctrine qu'il propose, il se sépare de l'aristocratie par son éducation première, par sa distinction naturelle il reste un noble toscan; c'est sous cet aspect qu'il apparaît à ceux qui le jugent en 1796 et à tous ceux qui l'approchent et qui sont séduits par son charme, car il sait plaire. Le peuple, qu'il aime d'un amour abstraite ne figure dans son entourage que sous les traits de Teresa Poggi, la maîtresse-servante si durement traitée.

Sa vie est faite de force et de faiblesse. Force dans son obstination à poursuivre une lutte inégale, faiblesse lorsqu'il s'agit de prendre ses responsabilités. Il abandonne avec indifférence ceux qu'il a entraînés alors qu'il sait qu'il est responsable de leur malheur.

Il n'était qu'un homme et il n'est pus rare qu'un homme soit inférieur à son idéal.

A. DEMOUGEAUT

[105] J.J. Rousseau, De l'inégalité parmi les hommes, préface.

L'OPINION PUBLIQUE NIÇOISE PENDANT L'OCCUPATION FRANÇAISE (1792-1800). THÈSE POUR LE DOCTORAT EN DROIT SOUTENUE À NICE EN 1972

COMPTE-RENDU D'A. AUBENAS

Par R.M. ROSTAGNO-BERTHIER

Depuis quelques années, on le sait, ont vu le jour des études consacrées à l'analyse de l'opinion publique a telle ou telle période de notre histoire. Si l'époque de la Révolution se prête particulièrement à ce genre de recherches, son étude se révèle, quand on examine de près les documents, particulièrement délicate. Certes, l'on savait bien que les doctrines révolutionnaires n'avaient pas été acceptées partout d'un cœur unanime et enthousiaste, et on n'ignorait plus, depuis longtemps, qu'elles s'étaient heurtées à bien des réticences, non seulement à l'intérieur de la France, mais surtout dans les pays alors nouvellement occupés. puant aux méthodes administratives de la France révolutionnaire implantées à la suite de l'occupation militaire, il était permis de supposer qu'à fortiori elles devaient rencontrer bien des obstacles de tout genre, heurtant souvent des populations portées à ne voir en elles qu'un régime étranger imposé par la seule force des armées révolutionnaires d'un pays considéré en principe comme ennemi.

Ce fut le cas du comté de Nice, conquis par les troupes françaises dès la fin de 1792 et appelé à former le département des Alpes-Maritimes jusqu'à la fin de l'empire napoléonien. Certes, des historiens tels que Combet, Canestrier, Demougeot, avaient déjà étudié telle ou telle manifestation de l'opinion publique niçoise en ces temps troublés, mais une étude d'ensemble manquait. C'est cette lacune qu'a voulu combler l'auteur dans une solide thèse de doctorat soutenue devant la Faculté de Droit de Nice en janvier 1972.

S'appuyant sur une bibliographie régionale très complète, s'aidant d'une bonne connaissance de la littérature historique générale concernant l'époque et, dirait-on, son environnement", Mme Rostagno-Berthier a tenu surtout à bâtir son travail sur un dépouillement minutieux des archives. Si elle a fait état, "comme il se devait, des travaux plus ou moins fragmentaires de ses prédécesseurs, si elle n'a pas négligé les chroniques de l'époque, quel que pût être leur esprit partisan (et notamment celle de l'abbé Bonifacy, ce fougueux partisan de la monarchie sarde), elle a très consciencieusement amassé une considérable documentation de première main, non seulement aux archives départementales des Alpes-Maritimes, à de nombreuses archives communales, à la bibliothèque de Cessole, mais encore ce que font trop rarement les chercheurs régionaux aux archives Nationales et à la Bibliothèque Nationale. mieux encore, elle à poursuivi ses investigations en dehors des frontières; c'est ainsi qu'un heureux hasard lui a permis de faire une réelle découverte dans les archives piémontaises. Il s'agit de la collection complète et unique jusqu'ici d'un journal, Monitore italiano", conservé à la Bibliothèque universitaire de Turin, pratiquement inconnu. Premier journal révolutionnaire italien, ce monitore, rédigé par un patriote italien exilé en France, était imprimé à Monaco, puis à Nice: ses cinquante deux numéros s'échelonnent du 3 janvier au 27 juin 1793, se proposant dit le prospectus d' "informer les Italiens de l'évolution de la présente Révolution européenne, d'assurer la rédemption de Nice et de la Savoie au moyen de documents authentiques pour une histoire de la liberté italienne...".

Avec des bases aussi larges et aussi sérieuses, on pouvait attendre de Mme Rostagno-Berthier un ouvrage de valeur et, de fait, le lecteur ne sera point déçu. Ce sont presque tous les aspects de la vie niçoise de 1792 à 1800 qui apparaissent sous sa plume: grâce à elles, revivent les craintes comme les espoirs, les haines comme les enthousiasmes, qui ont rempli cette terrible (le mot n'est pas trop fort) période de huit années au cours de laquelle les Niçois ont connu une vie difficile, dangereuse, voire chaotique. Il faudra attendre le régime napoléonien pour connaître, sinon le bonheur, du moins une certaine stabilité... qu'il s'agisse des réactions de la population à l'égard des sévères mesures militaires ou réquisition de toute sorte, et du célèbre problème des barbets (patriotes ou bandits? souvent les deux à la fois...), ou de la propagande-révolutionnaire (de ses succès relatifs comme, surtout de ses maladresses) ou des réticences à l'égard d'une administration et d'une police tracassières, comme envers les mesures si impopulaires de déchristianisation, l'auteur apporte à pleines mains documents souvent neufs et références précises. Signalons, au passage, un curieux chapitre sur le théâtre à lace à cette époque. Tout au plus, pourrait-on regretter que l'auteur ait cru devoir suivre un plan trop

morcelé amenant une dispersion parfois fâcheuse de ses développements, aggravée par l'absence d'un index, que ne remplace pas tout-à-fait une table des matières pourtant détaillée. En dépit de ce défaut de plan, l'ouvrage reste une mine de renseignements précieux que déjà, maints spécialistes de l'histoire révolutionnaire ont accueillis avec intérêt et sympathie

Que dire de la conclusion de l'auteur? Que cette "occupation" a entraîné fatalement, à coté parfois, d'heureuses réalisations que l'avenir devait consolider, un cortège d'épreuves bien pénibles pour les "occupés", qui avaient le sentiment cruel d'une véritable oppression. Sans aller jusqu'à admettre les outrances d'un Bonifacy, vraiment aveuglé par sa haine des principes de la Révolution, convenons que les Niçois ont subi, bien plutôt qu'accepté, le nouveau régime, dans ces années tumultueuses ne leur permettaient guère de voir que le mauvais coté.[1]

R. AUBENAS

[1] Madame ROGTAGNO-BERTHIER prépare actuellement une étude spéciale du Monitore Italiano, dont le rédacteur, Ranza, déjà connu par ailleurs est une figure qui ne manque pas d'intérêt.

BIBLIOGRAPHIE

La bibliographie relative à Buonarroti est trop abondante pour trouver place ici. Le lecteur désireux de la connaître pourra consulter le livre de Buonarroti,"La conspiration pour l'égalité dite de Babeuf",Editions sociales,t.2,p.223 à 240, et aussi Filippo Buonarroti,d'Armando Saitta,t.2,p.287 à 194.

Parmi les ouvrages importants qui n'y figurent pas il faut citer:

- Marcel Allix. La détention des Babouvistes au fort National de l'île Pelée devant Cherbourg,in Mémoires de la Société Nationale Académique de Cherbourg, vol,XXVI,1961.

- A.Bersano. Giacobini italiani a Nizza nel 1793; Laurora,Buonarroti,Ranza, in Bolletino Storico-bibliografico subalpino.Gennaio Giugno 1963,fasc.I et II.

- Destrem Jean Marie. Les déportations du Consulat et de l'Empire Paris 1885.

- Saint-Ferréol. Impressions d'exil à Genève. Brioude 1877.

- Julien Kuypers. Buonarroti et ses sociétés secrètes 1824-1836 Bruxelles 1960.

- Pia Onnis Rosa. Teresa Poggi nella vita de Filippo Buonarroti in movimento operaio e socialista, Gennaio-giugno 1968,fasc.1 et 2
- Filippo Buonarroti e altri studi. Roma,edizione di storia e letteratura,1971.

- C.Vidal. Louis Philippe,Mazzini et la Jeune Italie, Paris,1934.

- Vuilleumier. Buonarroti et les sociétés secrètes à Genève 1815-1824, in Annales historiques de la Révolution,n°201,juillet-sept. 1970.

- M.Papadopoulos. Deux lettres inédites de Buonarroti,in Annales historiques de la Révolution française, n°206,octobre-décembre 1971.

L'OPINION PUBLIQUE NIÇOISE PENDANT L'OCCUPATION FRANÇAISE. (1792-1800), par Mme ROSTAGNO-BERTHIER R.M.

Thèse pour le doctorat en droit,
Faculté de Droit de Nice, 1972, 384p.
(+XXVIIIp. de pièces justificatives)
(ronéo)

* * *

Depuis quelques années --on le sait-- ont vu le jour des études consacrées à l'analyse de l'opinion publique a telle ou telle période de notre histoire. Si l'époque de la Révolution se prête particulièrement à ce genre de recherches, son étude se révèle, quand on examine de près les documents, particulièrement délicate. Certes, l'on savait bien que les doctrines révolutionnaires n'avaient pas été acceptées partout d'un coeur unanime et enthousiaste, et l'on n'ignorait plus, depuis longtemps, qu'elles s'étaient heurtées à bien des réticences, non seulement à l'intérieur de la France, mais surtout dans les pays alors nouvellement occupés. Quant aux méthodes administratives de la France révolutionnaire implantées à la suite de l'occupation militaire, il était permis de supposer qu'à fortiori elles devaient rencontrer bien des obstacles de tout genre, heurtant souvent des populations portées à ne voir en elles qu'un régime étranger imposé par la seule force des armées révolutionnaires d'un pays considéré en principe comme ennemi.

Ce fut le cas du comté de Nice, conquis par les troupes françaises dès la fin de I792 et appelé à former le département des Alpes-Maritimes jusqu'à la fin de l'empire napoléonien. Certes, des historiens tels que Combet, Canestrier, Demougeot, avaient déjà étudié telle ou telle manifestation de l'opinion publique niçoise en ces temps troublés, mais une étude d'ensemble manquait. C'est cette lacune qu'a voulu combler l'auteur dans une solide thèse de doctorat soutenue devant la Faculté de Droit de Nice en janvier 1972.

S'appuyant sur une bibliographie régionale très complète, s'aidant d'une bonne connaissance de la littérature historique générale concernant l'époque et, dirait-on, son "environnement", Mme Ros-

-tagno-Berthier a tenu surtout à bâtir son travail sur un dépouillement minutieux des archives. Si elle a fait état, comme il se devait, des travaux plus ou moins fragmentaires de ses prédécesseurs, si elle n'a pas négligé les chroniques de l'époque, quel que pût être leur esprit partisan (et notamment celle de l'abbé Bonifacy, ce fougueux partisan de la monarchie sarde), elle a très consciencieusement amassé une considérable documentation de première main, non seulement aux Archives départementales des Alpes-Maritimes, à de nombreuses archives communales, à la bibliothèque de Cessole, mais encore --ce que font trop rarement les chercheurs régionaux-- aux Archives Nationales et à la Bibliothèque Nationale. Mieux encore, elle a poursuivi ses investigations en dehors des frontières; c'est ainsi qu'un heureux hasard lui a permis de faire une réelle découverte dans les archives piémontaises. Il s'agit de la collection complète --et unique jusqu'ici-- d'un journal, "Il Monitore italiano", conservé à la Bibliothèque universitaire de Turin, pratiquement inconnu. Premier journal révolutionnaire italien, ce Monitore, rédigé par un patriote italien exilé en France, était imprimé à Monaco, puis à Nice: ses cinquante deux numéros s'échelonnent du 3 janvier au 27 juin 1793, se proposant --dit le prospectus-- d' "informer les Italiens de l'évolution de la présente Révolution européenne, d'assurer la rédemption de Nice et de la Savoie au moyen de documents authentiques pour une histoire de la liberté italienne...".

Avec des bases aussi larges et aussi sérieuses, on pouvait attendre de Mme Rostagno-Berthier un ouvrage de valeur et, de fait, le lecteur ne sera point déçu. Ce sont presque tous les aspects de la vie niçoise de 1792 à 1800 qui apparaissent sous sa plume: grâce à elle, revivent les craintes comme les espoirs, les haines comme les enthousiasmes, qui ont rempli cette terrible (le mot n'est pas trop fort) période de huit années au cours de laquelle les Niçois ont connu une vie difficile, dangereuse, voire chaotique. Il faudra attendre le régime napoléonien pour connaître, sinon le bonheur, du moins une certaine stabilité... Qu'il s'agisse des réactions de la population à l'égard des sévères mesures militaires ou réquisitions

de toute sorte,et du célèbre problème des barbets (patriotes ou bandits? souvent les deux à la fois...),ou de la propagande révolutionnaire (de ses succès relatifs comme,surtout,de ses maladresses) ou des réticences à l'égard d'une administration et d'une police tracassières, comme envers les mesures si impopulaires de déchristianisation, l'auteur apporte à pleines mains documents --souvent neufs-- et références précises. Signalons,au passage, un curieux chapitre sur le théâtre à Nice à cette époque. Tout au plus,pourrait-on regretter que l'auteur ait cru devoir suivre un plan trop morcelé,amenant une dispersion parfois fâcheuse de ses développements,aggravée par l'absence d'un index, que ne remplace pas tout-à-fait une table des matières pourtant détaillée. En dépit de ce défaut de plan, l'ouvrage reste une mine de renseignements précieux que,déjà,maints spécialistes de l'histoire révolutionnaire ont accueilli avec intérêt et sympathie

**

Que dire de la conclusion de l'auteur? Que cette "occupation" a entraîné fatalement,à côté parfois, d'heureuses réalisations que l'avenir devait consolider,un cortège d'épreuves bien pénibles pour les "occupés",qui avaient le sentiment cruel d'une véritable oppression. Sans aller jusqu'à admettre les outrances d'un Bonifacy,vraiment aveuglé par sa haine des principes de la Révolution,convenons que les Niçois ont subi,bien plutôt qu'accepté,le nouveau régime, dont ces années tumultueuses ne leur permettaient guère de voir que le mauvais côté. (1)

R.AUBENAS.

(1)Madame ROSTAGNO-BERTHIER prépare actuellement une étude spéciale du Monitore Italiano,dont le rédacteur,Ranza,déjà connu par ailleurs,est une figure qui ne manque pas d'intérêt.